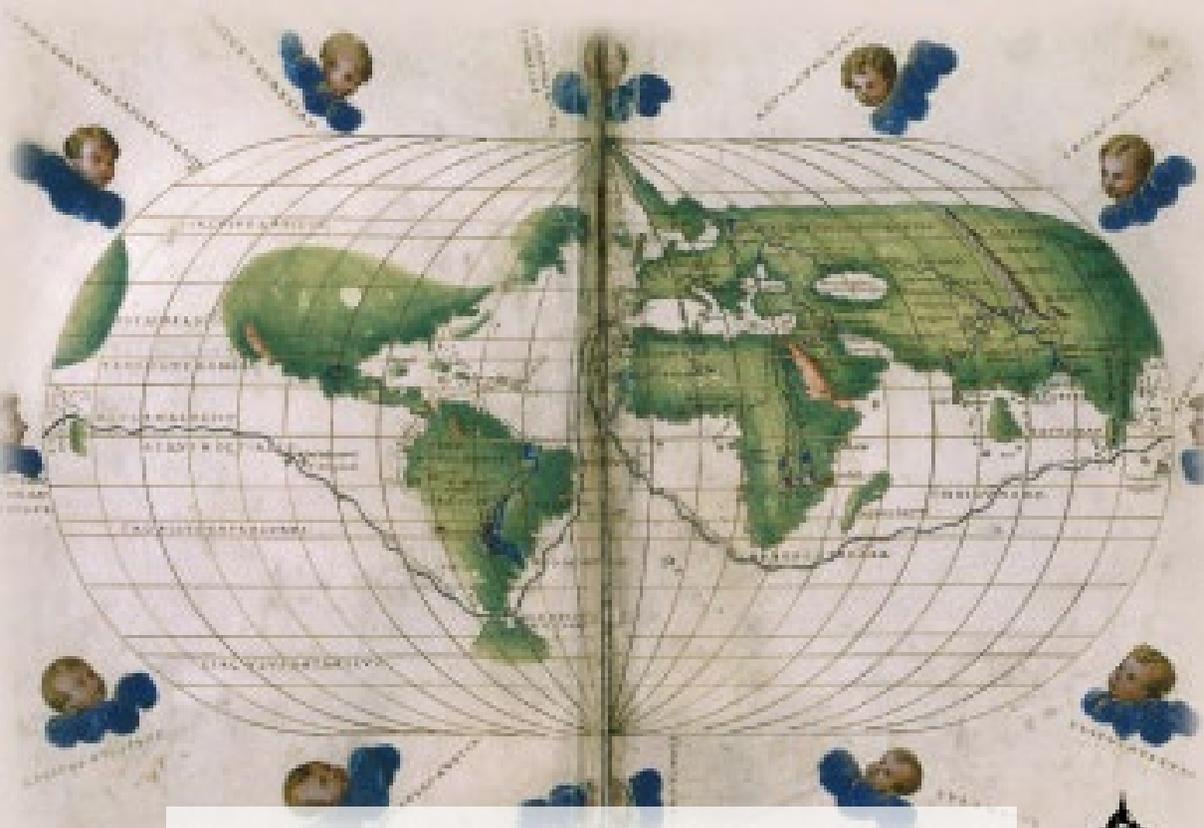


Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I



collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau

12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)

13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet

14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)

15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)

16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Irimi Apostolou

17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)

18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz

19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka

Série Textes

Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers

Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)
Une anthologie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

SIXIÈME CHAPITRE

L'Europe centrale, terre d'Empire

INTRODUCTION

Quand ils parcourent cet espace, les voyageurs des XVI^e-XVIII^e siècles rencontrent une civilisation (urbaine surtout) qui a maîtrisé les rigueurs d'un climat froid et humide, des idiomes de la famille linguistique germanique et des entités politiques qui appartiennent au Saint-Empire ou ont affirmé leur indépendance ; parmi ces dernières, les républiques helvétique et néerlandaise. Si la Suisse ne représente guère, pour les voyageurs de l'époque considérée, qu'un lieu de transit ou de rencontres, la Hollande est d'abord le petit pays qui a bravé avec succès la puissance espagnole et s'est détaché d'elle. Ils y observent un esprit d'entreprise et un vif intérêt pour les avancées technologiques, agricoles ou industrielles, qui engendrent rapidement la prospérité économique et un vaste empire commercial et colonial. Ils approuvent la soumission du clergé au pouvoir politique, la relative tolérance qui soutient l'industrie du livre et la vie intellectuelle dans de jeunes universités (Leyde). Ils sont séduits enfin par sa propreté, ses villes bien protégées, actives et animées, le pittoresque de ses spectacles urbains, tout en notant avec l'abbé Coyer (voyage de 1769) que les Hollandais « mettent la campagne dans leurs villes », et avec Voltaire, qu'Amsterdam « donne à la fois le spectacle de la mer, de la ville et de la campagne » (*Siècle de Louis XIV*, chap. II). Voir M. Van Strien-Chardonneau, « La Hollande vue par les voyageurs français (1750-1795) », *XVIII^e Siècle*, 22, p. 269-289 et C. D. Van Strien, *British travellers in Holland during the Stuart Period* (Leiden, E. J. Brill, 1993).

À l'exception des décennies sombres de la guerre de Trente ans et de ses séquelles, l'Allemagne est, entre 1500 et 1800, un pays bien fréquenté des voyageurs, fut-ce à titre de passage obligé. Territoire majeur de la *Mitteleuropa*, elle est aussi une étape du Grand Tour ; plaque tournante du commerce avec l'Italie et les pays du Nord européen, elle compte des villes prestigieuses : l'Augsbourg des Fugger, la Mayence de Gutenberg, la Wittenberg de Luther. Mais cet empire est fragmenté : villes libres, provinces-états, micro-cours et principicules (autant d'occasions de rencontres aristocratiques toutefois), un éclatement aggravé par le schisme religieux. Au total, un *puzzle* politique qui peut aussi bien piquer les curiosités que désespérer par sa complexité. L'Allemagne constitue un terrain d'expériences viatiques plutôt qu'un sujet de discours et les livres qui la placent au centre de leur propos ne sont pas légion. Eux-mêmes grands voyageurs, les Allemands sont très diversement jugés par

leurs visiteurs : même s'ils s'accordent à leur prêter une rude simplicité, c'est pour hésiter entre deux images classiques, celle des vertueux Germains de Tacite et celle des incivils Sarmates d'Ovide. À l'âge de l'humanisme et de la Réforme, l'Allemagne attire étudiants et théologiens ; au XVIII^e siècle, ces pèlerinages sérieux ont cédé la place à des divertissements plus mondains, mais sans que les sujets qui passionnent l'Europe des lumières en soient exclus : le voyage de James Boswell illustre bien cette attitude.

LES PAYS-BAS

Federico Badoero : les Hollandais

L'ambassadeur vénitien Federico Badoero est, avec le Florentin Luigi Guicciardini (*Description des Pays-Bas* [1564], trad. française par F. de Belleforest, Anvers, Imprimerie de C. Plantin, 1581), un des meilleurs connaisseurs des Pays-Bas du milieu du XVI^e siècle.

Ces provinces regorgent d'hommes qui exercent tous les arts utiles. Le plus grand nombre sont les tisserands : dans la seule Hollande, il se fait pour 800 000 écus de toile. La fabrication des tapisseries, dont on s'occupe en différents endroits, s'élève à une somme presque égale, et les draps de toute espèce qui s'exportent valent beaucoup plus encore. C'est aussi, on le sait, un commerce très considérable que celui des menues marchandises, qui a lieu avec l'Espagne et les Indes [et il rapporte plus de 300 000 écus].

Les Belges excellent plus qu'aucune autre nation à peindre le paysage et les animaux. Ils paraissent nés pour la musique, dans laquelle ils possèdent des compositeurs du mérite le plus éminent¹. Ils ont de très habiles chirurgiens ; mais la médecine ne fleurit pas également chez eux, parce que les jeunes médecins n'ont pas coutume d'accompagner les anciens dans leur pratique. Ils sont pourtant grands connaisseurs des simples ; mais ils n'en comprennent pas bien les vertus, et ils ne savent pas les mélanger. [...]

Quant à l'assistance aux offices divins, nulle part ailleurs on ne voit plus de dévotion. Ils font des aumônes et des processions presque tous les dimanches dans leurs églises ; ils ont beaucoup de confréries, et dans chaque maison se trouve un autel. Il existe toutefois parmi eux un grand nombre de luthériens et d'anabaptistes². La Gueldre en est tout infectée. Il y en a beaucoup dans le Brabant, et surtout à Anvers ; mais ils sont plus nombreux encore dans la Hollande et l'Artois. Pour cette hérésie, ils sont condamnés à périr par le feu ; mais ils peuvent se racheter de cette peine en se rétractant, et alors on leur coupe

1 Même observation chez L. Guicciardini : « Les Belges sont les vrais maîtres et restaurateurs de la musique » (*Description des Pays-Bas*, trad. Belleforest, éd. cit., réimpr. de 1609, p. 36, qui énumère les principaux musiciens des Pays-Bas).

2 La secte fondée par Th. Münzer avait trouvé de nombreux adeptes en Hollande ; après la mort du réformateur (1525), l'un d'eux, Jean de Leyde, poursuivit la résistance, s'emparant de Münster pour y fonder une communauté théocratique. La ville capitula en 1535 et Jean de Leyde mourut sous la torture l'année suivante.

la tête. Une chose notable en cela est que, quoique la froidure du climat rende les habitants timides, lorsque, pour des délits, ils sont condamnés à une mort même infâme, ils y marchent avec un rare courage.

266



Ill. 12. « La fille hollandaise », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Ils sont assez sobres, quant au manger ; mais ils s'enivrent tous les jours, et les femmes elles-mêmes³, bien que cela leur arrive beaucoup moins souvent qu'aux hommes. Elles passent le temps qui leur reste, après leurs occupations ordinaires, à danser, à faire de la musique et à chanter. Elles sont presque toutes

³ Tout en notant que les hommes des Pays-Bas sont quasiment tous « adonnés à trop boire », L. Guicciardini estime au contraire que les femmes y sont sobres (*Description des Pays-Bas*, éd. cit., p. 37). Il les décrit également « fort gentilles, courtoises et gracieuses [...], promptes à parler » mais gardant « sévèrement le devoir de leur honnêteté » (*ibid.*).

débauchées, par suite de la cupidité démesurée qui les possède. Et cet amour de l'argent est aussi le vice dominant des hommes : c'est pourquoi non seulement ils s'appliquent à en gagner par tous les moyens, et même en exerçant les métiers les plus vils, mais encore ils se montrent en cela pleins d'adresse et de subtilité.



Ill. 13. « La fille flamande », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Ils s'habillent beaucoup plus richement qu'aucun autre peuple de delà les monts, mais sans noblesse. Les vêtements des femmes sont fort convenables. Ils ont pour habitude de faire la cuisine une seule fois pour toute la semaine, et leurs mets sont si communs qu'il serait difficile de vivre plus mesquinement. En revanche, il n'y a de si pauvre homme qui n'ait sa maison bien meublée. En toute chose, ils visent plutôt à l'économie qu'à l'éclat, générateur de dépense. La propreté de leurs maisons est très grande. Ils n'ont pas honte de recevoir souvent des politesses, sans les rendre. Les marques d'affection ont peu de prise sur eux ;

et quand dans une discussion ils croient avoir raison, ils s'irritent tout aussitôt, et ils ont une telle persistance dans la colère, qu'il est bien difficile de les calmer.

Ils dissimulent ce qu'ils ont de biens. Ils sont facétieux, et ils ne se retiennent pas, pour faire rire, de dire des choses déshonnêtes en présence de leurs filles non mariées. La crainte de l'infamie ne règne point généralement parmi eux : car beaucoup d'individus qui ont été condamnés par la justice pour leurs méfaits, sont amicalement reçus dans la compagnie d'un chacun, et l'on voit des jeunes gens épouser de vieilles femmes, même après qu'elles ont mené une vie débauchée, parce qu'elles leur apportent de l'argent. Les hommes, dans les maisons et par les rues, ont pour coutume de s'entretenir avec les femmes des autres, et même de les baiser sans façon⁴ ; les jeunes personnes ne demandent, pour sortir, la permission ni à leur père ni à leur mère. Il est bien vrai qu'on dit qu'entre eux tout se passe en conversations.

268

À cause de l'ivrognerie des hommes, les affaires de commerce et une foule de négoce divers, de même que les soins du ménage, sont abandonnés aux femmes ; de sorte qu'on peut dire, au blâme de cette nation, que ce sont les femmes qui exercent le gouvernement, ou que ceux qui gouvernent sont sous leur autorité. [...] Leurs enfants sont de belle apparence et bien vêtus, mais ont de vilaines manières. Les gens de Zélande dépassent de beaucoup les Portugais en vanité et, pour la cupidité, sont presque les égaux de ceux de Carinthie ; mais on tient ceux du Hainaut pour plus intelligents que les autres. À Louvain se trouve le centre universitaire de ces provinces, moins célèbre pour ses statuts, ses institutions ou ses cours que pour avoir compté parfois jusqu'à cinq mille étudiants.

Si l'on excepte les peuples de Hollande et de Frise, qui sont d'une grande et forte complexion, les habitants sont généralement de stature moyenne. Les femmes sont petites et maigres ; elles ont la peau blanche, la mine enjouée et attrayante ; mais celles de Gueldre et de Frise paraissent de race sauvage. La vie commune ne dépasse pas cinquante ans. Le nombre des malades est considérable ; les uns souffrent des entrailles, d'autres ont la goutte : ce qui provient de l'inclémence du ciel et de l'insalubrité des eaux et de l'air. Le peuple est pauvre et misérable ; mais la classe un peu supérieure est riche en marchandises, plus peut-être qu'aucune autre qui soit dans l'Occident⁵.

F. Badoero, dans *Relazioni degli ambasciatori veneti*, éd. E. Albèri, Firenze, 1839-1863, série I^{re}, t. III ; trad. L.-P. Gachard, *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, Bruxelles, C. Muquardt, 1856.

4 Sur le baiser à la servante dans les hôtelleries hollandaises, voir P. Hentzner, *England as seen by foreigners [...]*, London, R. J. Smith, 1865, Préface.

5 Littéralement, à l'Ouest comme au Nord (*in ponente e sotto la tramontana*).

Toujours attentif à la table (*the diet*) des provinces qu'il parcourt, F. Moryson propose une vision très contrastée des pratiques alimentaires des Hollandais, et sa description s'enrichit d'une comparaison implicite avec celles de leurs voisins anglais et allemands.

Le beurre est chez eux le premier et le dernier plat présenté sur la table ; ils en font toutes leurs sauces et c'est pourquoi ils sont plaisamment appelés par les étrangers becs beurrés. Ils sont friands de viandes blanches et les paysans boivent du lait au lieu de bière. Hommes et femmes commercent de ville en ville avec leurs bateaux, emportant pour leur alimentation du fromage et du beurre en boîte, ce qui leur vaut semblablement d'être appelés boîtes de beurre par les étrangers. Rien n'est plus ordinaire que de voir des citoyens riches et importants assis sur le pas de leur porte (même si elle donne sur la place du marché), tenir et manger un gros morceau de pain beurré avec une collation de fromage. Ils jettent dans des poêlons de petits morceaux de viande mélangés à des *racines* et de petits morceaux de graisse, indifféremment, et ils le font souvent bouillir à nouveau, en faisant leur plat principal pour la semaine, y ajoutant selon le besoin des morceaux de viande, de *racines* ou de graisse, et ce plat est appelé vulgairement hoche⁶. Ils se nourrissent beaucoup de *racines*, que les garçons des riches dévorent crus avec un morceau de pain, quand ils jouent en courant dans les villes. Ils consomment beaucoup d'aliments frais, servent rarement des plats salés, si ce n'est à l'occasion des fêtes, pour inviter à boire. Ils n'ont pas de broches pour rôtir la viande, mais la cuisent dans un poêlon de terre comme dans un four, ou la font bouillir ; et ces plats devenus froids, souvent ils les réchauffent et les servent à table, comme je l'ai vu dans une auberge : entré dans la cuisine, je ne voyais rien qui fût apprêté pour le souper, mais aussitôt qu'il a été annoncé, j'ai vu une longue table pourvue de tous ces mets souvent réchauffés, fumants à l'extérieur, mais froids à l'intérieur. L'excellence de ce peuple pour les plats cuits au four, notamment pour la venaison, est passée en proverbe. Mais à ma connaissance, ces provinces n'ont ni cerfs, ni daims enclos dans des parcs, ni daims mâles ou femelles courant dans les bosquets de La Haye⁷ ; s'il y a quelques lapins près de Leyde, sur le rivage sablonneux de la mer, ils sont tenus pour bons et agréables à manger, mais ne suffisent pas aux habitants de la région. Même ailleurs, ils ne sont pas friands de lapins, soit parce qu'ils sont rares ou que la viande n'en est pas savoureuse. Ils mangent tôt le matin, avant même le lever du

6 Le hochepot (*hutsput*) : ragoût que les Hollandais venaient de l'inventer à l'occasion du siège de Leyde (1573).

7 Sur La Haye et ses environs, voir *Osservazioni nel viaggio di Francesco Belli*, Venezia, Pietro Pinelli, 1632, « Relation de l'ambassadeur de Venise aux États de Hollande », puis en France et les extraits de cet ouvrage dans M. Guglielminetti, *Viaggiatori del Seicento*, éd. M. Guglielminetti, Torino, UTET, 1967, p. 442-448.

jour, et la nappe est mise quatre fois le jour par de nombreux serviteurs, mais ils ne leur présentent que du fromage et du beurre, à deux ou trois reprises. Ils font bouillir tous leurs aliments dans de l'eau de pluie, conservée dans des citernes. Ils tiennent pour des mets délicats les champignons et les cuisses de grenouilles, que les jeunes gens attrapent pour offrir comme friandises à leurs maîtresses. J'ai vu dans certaines villes une centaine d'huîtres vendues huit ou douze, voire vingt ou trente stivers⁸. Ils préparent le poisson frais de rivière avec du beurre, plus qu'il n'en faut, et les poissons salés savoureusement avec du beurre et de la moutarde. Ils ne mangent pas à prix fixe, mais à l'addition, comme ils font dans les villages et dans les plus pauvres auberges, où ils pèsent le fromage quand on l'apporte sur la table et quand on l'enlève, ils paient au poids ; et j'ai connu des soldats qui introduisaient une balle chargée dans le fromage, de sorte qu'il pesait à peine moins que lorsqu'on l'avait apporté, ce qui trompait l'hôte. Mais dans les meilleures auberges, on mangera à l'ordinaire, gentilshommes et gens de condition inférieure à la même table, et au même tarif.

270

Les auberges sont très spacieuses et les villes nombreuses, à peine distantes l'une de l'autre de huit milles environ, et les possibilités de se loger si fréquentes qu'ils pendent à la porte des enseignes (on n'en use pas ainsi en de nombreuses villes d'Allemagne, Danemark, Pologne, Écosse et Irlande, où les auberges sont seulement connues par réputation). Je fus grandement étonné qu'en dépit de cette enseigne les obligeant à loger les étrangers, moi-même étant en bel équipage, on me refusa en plusieurs occasions le logis en ces auberges : je me tins pour méprisé et insulté tout net. Dans la jolie ville de Leyde, qui ne manque pas de belles auberges, on me refusa en six endroits un logis que j'obtins difficilement en un septième, et j'en déduisis qu'ils n'accueillaient pas volontiers les Anglais. Je ne l'attribuai pas à leur nature inhospitalière mais à la licence de nos soldats qui, peut-être mauvais payeurs ou dévergondés, avaient mérité cette mauvaise réputation : de quoi je ne peux en pareil cas blâmer les Anglais, mais plutôt l'injuste loi de leur pays qui, donnant tout aux aînés qui vivent paresseusement à la maison, jette leurs frères cadets en des guerres ou des dangers où ils seront prêts à tout, ce qui conduit infailliblement les natures les plus ingénieuses à mal faire. En raison des fortes taxes (notamment sur les vins), la dépense des voyageurs est accrue de beaucoup, car les extorsions égalent ou dépassent la valeur des choses pour lesquelles on les subit. Et bien qu'un homme boive de la bière, moins chère et sujette à une moindre imposition que le vin, il doit comprendre que ses compagnons boivent à leur aise ; et quand il est lui-même plus sobre que jamais, sa bourse doit pourtant contribuer à leur intempérance. Après le souper, les voyageurs s'assoient autour du feu et passent

8 Le stiver équivaut à un penny.

quelque temps joyeusement, buvant à frais communs⁹ et réchauffant leur bière pour la faire mousser ; toutefois ils ne passent pas souvent la nuit à boire et avec tel excès que le font les Allemands.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 97-98.

John Evelyn à Leyde

J. Evelyn entreprend en 1641 de visiter la Hollande (juin à octobre). Il la découvre à Dordrecht le 23 juin, séjourne à La Haye, Rotterdam et Amsterdam, puis arrive à Leyde, fameuse pour son université. Les jeunes Anglais sont nombreux à poursuivre des études en Hollande ; ils y trouvent des maîtres prestigieux, un milieu ouvert sur la pratique et moins formaliste qu'à Oxford, mais aussi un enseignement qui, vers la fin du siècle, privilégiera les applications utilitaires au détriment du pur savoir (C. D. Van Strien, *British Travellers in Holland during the Stuart Period*, Leiden, E. J. Brill, 1993, p. 198-201).

Le 28 août, j'allai voir leurs écoles et collèges, qui n'ont rien d'extraordinaire. Je fus inscrit par le Recteur Magnifique d'alors qui d'abord me demanda en latin où j'étais logé dans la ville, mon nom, âge, lieu de naissance, et à quelle Faculté je me destinais. Enregistrant ensuite mes réponses dans un livre, il me fit faire un serment selon lequel j'observerais tout le temps de mes études les statuts et ordonnances de l'université, avant de me délivrer un papier qui m'exemptait de frais d'inscription ; pour tous ces notables privilèges et la peine de la rédaction, il accepta un billet d'un rix-dollar¹⁰. C'était le fameux doyen Heinsius¹¹, que j'avais tant désiré voir, tout comme l'imprimerie et la boutique des Elzevirs, réputés pour l'élégance de leurs caractères et de leurs éditions répandues dans toute l'Europe. Je visitai aussi leur Jardin des simples, très bien fourni en effet de plantes exotiques, si le catalogue que me présenta le jardinier était bien un registre digne de foi. Mais parmi toutes les raretés du lieu, j'eus grand plaisir à voir leur École et Théâtre d'anatomie, ainsi que le dépôt annexe, très bien pourvu de curiosités naturelles : notamment de toutes sortes de squelettes, de la baleine et l'éléphant à la mouche et l'araignée ; cette dernière est un objet d'art très délicat, et un chef-d'œuvre de la nature, qui permet que les os (si je puis les appeler ainsi) puissent être séparés des parties mucilagineuses d'un animal aussi menu. Ici est le squelette d'un homme à cheval, d'un tigre, et d'autres créatures étranges : des peaux d'hommes et de femmes tannées et tendues sur des cadres, deux belles momies entières, des poissons, des coquillages, diverses urnes ; une

⁹ L'usage de « payer à l'anglaise » a d'abord été pratiqué dans les Pays-Bas.

¹⁰ Un « rix-dollar » valait 48 stivers, soit autant de pences, donc quatre shillings.

¹¹ Daniel Heinsius (vers 1580-1655). C'est, en fait, le 6 septembre qu'Evelyn s'inscrit à l'université, en mathématiques et histoire.

image d'Isis gravée en bois, très ancienne et de grandes dimensions, un grand crocodile, la tête d'un rhinocéros, une otarie, une torpille, de nombreuses armes d'Indiens, des curiosités venant de Chine et d'Extrême-Orient. Il serait absolument impossible de toutes les mentionner ou de faire attention à chacune d'elles. Mais je ne saurais oublier ce couteau qui nous fut montré et qu'on avait récemment, par une incision à son flanc, extrait des intestins d'un Hollandais ivre, après que le stupide gaillard l'eut avalé, alors que, tentant de se faire vomir, il s'en était chatouillé la gorge avec le manche, et l'avait laissé glisser de ses doigts dans l'estomac. On l'en avait retiré par l'opération de cet adroit chirurgien dont le portrait était conservé dans cette collection avec celui de son patient¹², tous deux vivant encore lors de mon passage en Hollande.

The Diary, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, t. I, p. 53-54.

Demeurées dans le giron espagnol après la formation des Pays-Bas indépendants, les provinces de la future Belgique sont un peu délaissées par les voyageurs des XVI^e-XVIII^e siècles. Secrétaire du cardinal d'Aragon lors de son ambassade de 1517-1519, Antonio de Beatis est un de leurs meilleurs observateurs. Juillet-août 1517 : il visite la Belgique.

Bruxelles est une très grande et belle ville ; partie en plaine et partie sur une hauteur, elle est la capitale du Brabant. Nous y avons vu l'hôtel de ville, avec une haute et grosse tour, face à une place spacieuse pavée de petites pierres comme on en trouve partout ici, et qui sont vraiment très belles. Ce palais est si grand qu'on peut aisément s'y déplacer à cheval ; il possède trente-six fontaines, dont certaines arrivent à mi-hauteur de la tour. Sur la place est une très belle fontaine, et on en compte 350 dans toute la ville, selon le bourgmestre qui, remplacé chaque année, est le premier magistrat de toutes les villes de la Haute comme de la Basse Allemagne. On y voit encore le palais du Roi catholique, où naquit le roi Philippe, son père¹³ ; il contient une salle grande et spacieuse, où l'on joute sans selle quand le temps est trop mauvais pour jouter dehors sur la grande place en face du palais. À côté de celui-ci est un grand parc avec des cervidés et d'autres animaux, et un jardin qui consiste en un très grand labyrinthe avec beaucoup de chambres et des allées larges de plus de deux pas et hautes de douze paumes, plaquées et tressées très étroites par certains rejets qui naissent dans le bocage, avec un feuillage comme celui

12 Il s'agit d'Andreas Grünheide de Grünenwald. L'opération, la première de son genre, eut lieu le 9 juillet 1635 par Daniel Schwab (note dans *The Diary*, éd. cit., p. 54).

13 Philippe le Beau, père de Charles Quint et duc de Bourgogne (1482-1506).

des noisetiers, mais plus lisse et plus brillant, et vraiment beau à voir. On y trouve encore un beau jeu de paume avec ses demi-toits inclinés tout autour en dedans, sous lesquels et par-dessus les murs on jette les balles, parce que le jeu se trouve en contrebas et peut ainsi être vu de beaucoup de personnes. On y joue avec des raquettes, et assez bien. Nous vîmes aussi le palais de monseigneur de Nassau¹⁴, situé en hauteur, bien que proche de la place où se trouve celui du Roi catholique lui-même. Ce palais est assez grand et beau, dans le style allemand tel qu'on l'a vu et qu'on le pratique dans l'une et l'autre Allemagne. Il a une grande cour, de nombreuses chambres, une belle façade, des panneaux le recouvrent partout ; on y trouve des chambres aussi bien que des salles qui vont jusqu'à la hauteur des voûtes, et des panneaux de chêne gracieusement ondulés en forme de couronne, comme nous le dirons plus loin. On y voit de beaux tableaux, entre autres un Hercule et Déjanire¹⁵ nus, de grande taille, et l'histoire de Paris et des trois déesses parfaitement représentée. Il y a ensuite quelques toiles bizarres, imitant les mers, les cieux, les bois, les campagnes et mille autres choses, sorties d'une coque marine, d'autres où défèquent grues, hommes et femmes, noirs et blancs en diverses postures et manières, choses si plaisantes et si fantastiques qu'il est absolument impossible de les décrire à qui n'en a pas connaissance¹⁶. Dans d'autres chambres, nous avons observé un mécanisme secret très ingénieux : dans un coin, une niche soigneusement fabriquée et décorée dans le bois dont j'ai parlé plus haut, qui servait également à dissimuler une porte donnant dans l'autre chambre, si bien qu'une personne non avertie n'aurait jamais pensé qu'il y avait là une porte. Il y a encore une grande chambre avec un lit large de 34 empan et long de 26¹⁷, avec des chevets à la tête et aux pieds, des draps et une couverture blanche, dont nous apprîmes que ledit seigneur l'avait fait faire parce qu'il se plaisait à donner de nombreux banquets, voir ses hôtes ivres et, quand ils ne tenaient plus sur leurs jambes, à les jeter sur ce lit. Nous vîmes encore une magnifique cuisine, au milieu de laquelle était une grande cheminée coupée au milieu par un mur haut de deux mètres, permettant de faire aisément du feu des deux côtés en même temps. Le pape Léon fait fabriquer seize tapisseries, principalement en soie et en or, dont on dit qu'elles iront à la chapelle Sixtine

14 « Nassau » : Henri III, comte de Nassau, stathouder depuis 1515.

15 Sans doute le tableau de Jan Gossaert (« Mabuse »), 1517, actuellement au Barber Institute de Birmingham. Voir la note d'Ernst Gombrich, « The earliest description of Bosch's *Garden of Earthly Delights* », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1967, p. 403-406, réimpr. dans *The heritage of Apelles*, London, Phaidon, 1976, p. 80 et reproduit fig. 197.

16 On aura reconnu *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch, actuellement au Musée du Prado (*ibid.*, p. 79-80 et fig. 186 sqq).

17 Il pouvait, selon Albrecht Dürer, qui l'a vu en août 1520, contenir cinquante personnes (*Journal de voyage dans les Pays-Bas*, éd. Charles Narrey, Paris, Renouart, 1866, p. 100).

du palais apostolique de Rome¹⁸ ; chacune coûte deux mille ducats d'or. Nous allâmes à l'endroit où l'on y travaillait pour y voir, achevée, la pièce où le Christ remet les clefs à saint Pierre, qui est très belle ; le cardinal tient qu'elles seront parmi les plus belles de la chrétienté. La ville a plus de huit mille feux, et les archiducs aimaient autrefois à y résider, ses eaux étant bonnes et son air frais, à cause du relief montueux, et le gibier y abondait.

31 juillet. Après dîner, nous quittâmes Bruxelles pour Gand, qui est à dix lieues ; et nous trouvâmes à trois lieues de Bruxelles un village appelé Asche, qui est au comte de Nassau, et deux lieues plus loin une bien belle ville nommée Aalst, située en Brabant et appartenant au Roi Catholique.

Le cardinal et sa suite séjournent ensuite à Gand et à Bruges. Après Calais, ayant quitté les Flandres, A. de Beatis esquisse un panorama de la province.

274

La Flandre est toute plate et, depuis Bruxelles, qui est, je l'ai dit, en terrain partiellement montueux, je ne crois pas avoir trouvé de villes avec des fontaines, bien que nous ayons vu plusieurs fleuves. Ils se servent généralement de puits, et l'eau de ceux qui se trouvent au bord de la mer, en Hollande et dans l'île de Zélande est douce et à demi salée. Ils se servent de charrettes comme en Haute Allemagne. Les villes sont très propres et pour la plupart de belle apparence avec leurs rues, leurs places et leurs églises, et beaucoup de maisons possèdent un jardin avec des herbes, des roses, des œillets et quantité de lavande ou nard. Faute de raisin, ils font grand usage de la groseille à maquereau ; et bien qu'ils aient planté beaucoup de treilles dans les jardins et les rues, aux portes des maisons elles ne donnent pas de fruits, ou si elles le font, ils sont tardifs et manquent absolument de saveur naturelle : je parle des sauvages, car il n'y a pas de raisin, parce qu'ils ne peuvent parvenir à maturité. La plupart des maisons ont des façades de bois et le reste des murs fait de briques comme en Haute Allemagne ; mais à Anvers, Malines, Bruxelles, Gand, Bruges et d'autres bonnes villes, on voit beaucoup de maisons bâties entièrement de brique, et bien construites, et celles de bois sont si ingénieusement faites que, loin d'offenser la vue, elles la délectent. Pour les boiseries et moulures des chambres, portes, fenêtres et tout ce qui est fait de bois, ils se servent de chêne, de la couleur de l'ambre, clair et moiré comme du camelot ; il est robuste et se travaille très bien. Les lits sont de duvet, moins grands qu'en Haute Allemagne, décorés en haut et sur les flancs de motifs en chêne, bien sculpté et ajouré. Il est bien vrai qu'en Haute Allemagne comme en Flandre, on sculpte fort bien la pierre et le bois, bien qu'en la première, il n'y ait pas de chêne. Quoique l'Italie en possède, il ne ressemble pas à celui

¹⁸ La première série a été transférée de la Chapelle Sixtine au Musée du Vatican (voir *Travel Journal*, trad. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979, p. 95, note 2).

de Flandre qui, bien que porté par eau depuis la Russie et les montagnes, ne se travaille nulle part aussi bien qu'en Flandre, surtout pour faire certaines armoires très belles qu'on voit dans les chambres. Comme nous l'avons vu, toute la côte, ainsi que les rivières et les canaux qui y aboutissent, sont sujets au flux et reflux de la mer. Les toits sont généralement couverts de petites tuiles de pierre noire provenant des bords du Rhin, qui font une couverture vraiment belle et délicate, de la couleur du plomb. En Allemagne comme en Flandre, les églises sont généralement en voûte, avec les corniches et nervures les plus variées qu'on puisse imaginer. Et on trouve partout des clochers hauts et pointus et de belles cloches. Les horloges vont de douze en douze heures, commençant à midi ; et avant que sonnent les heures, pour avertir les gens, quelques petites clochettes égrènent des motets à trois voix bien concertées ; souvent, elles sonnent aussi les demi-heures. En Allemagne et en Flandre, comme dans tous les pays du septentrion, la nuit est en été une heure plus brève qu'en Italie. Dans toutes les églises de Flandre, il y a des chandeliers dans le chœur et des lutrins bien ouvragés, ainsi que de très nombreux autres ornements d'autel et de chapelle en cuivre. Du même métal on fait des chaudrons, des marmites, des casseroles et toutes sortes d'instruments de cuisine ; il vient d'Angleterre, d'où on l'extrait en grande quantité et l'on en fait grand négoce et marchandage. Ils ont beaucoup de vaches et de moutons, et de beaux pâturages, mais peu de chèvres. Les vaches sont beaucoup plus grandes que celles d'Allemagne, rarement rouges, le plus souvent tachetées de noir et de blanc, certaines toutes noires, d'autres avec des taches mouchetées si jolies qu'on ne saurait désirer davantage chez un tel animal. La laine des moutons est semblable à de la soie. Et ils font de bons fromages, l'un d'eux ressemblant au *raviggiuolo*¹⁹, non quand il est frais, mais quelques jours plus tard ; ils ont aussi un autre fromage vert très apprécié, fait comme en Haute Allemagne, à ce que nous pûmes comprendre, du suc de plusieurs herbes aromatiques, et très piquant. Chevaux et juments sont grands, surtout en Hollande.

Outre leur propreté corporelle et vestimentaire, ils sont si soigneux de ne pas salir le sol de leurs maisons que dans toutes les pièces, vous trouvez un linge pour essuyer vos pieds, et qu'ils répandent du sable sur le sol. Quand les femmes accouchent d'un enfant mâle, elles le font savoir en attachant un mouchoir au heurtoir de la porte extérieure (toutes en sont pourvues) ; et tant qu'elle n'est pas retournée à l'église au terme de quarante jours (ainsi qu'on le fait en Italie), si quelque malfaiteur ou criminel se présente, eût-il tué un millier d'hommes, il s'y trouve en sûreté, et la justice ne peut en aucun cas se saisir de lui. Dans toute la Flandre, on trouve beaucoup de choux, surtout cabus ; en Hollande, certains

19 « *Raviggiuolo* » : fromage frais, de chèvre ou de brebis.

sont si gros, dit-on, qu'un seul suffit à charger un homme ; en Flandre comme en Allemagne, on en fait ample provision, assaisonnés de sel, et en hiver, alors que tout le pays et sous la neige, on les mange apprêtés de diverses manières. Toutes les femmes portent généralement sur la tête un très fin voile de Hollande ou de Cambrai. Leurs jupes très serrées laissent voir toutes leurs formes, et sont le plus souvent de serge noire, qu'elles portent sur un autre jupon ; et quand elles vont à leurs besognes, elles relèvent les pans avant et arrière, les attachant à un certain fermoir qu'elles portent à cet effet à la ceinture. Elles sont généralement grandes et très agiles, de carnation vive, blanche et rouge, sans aucun fard, fucus, apprêt et artifice. Elles portent des bas bien ajustés avec des pantoufles hautes de deux doigts, un manteau court couvrant seulement les épaules ; d'autres plus vieilles portent de longues capes plissées sur la tête avec une dentelle sur le devant, assez semblables à l'habit de nos femmes de Bari. Les matrones et nobles dames portent également de longues capes de serge noire fermées dans le dos, comme les religieuses italiennes du troisième ordre : certainement un bel habit, parfaitement convenable. On ne peut nier toutefois que tant en Allemagne qu'en Flandre, les femmes, à cause du beurre ou de la bière, ont toutes de mauvaises dents (leur haleine en revanche est bonne, parce qu'elles sont en bonne santé et digèrent bien) ; et si l'une d'elles a de bonnes dents, elle peut bien se dire belle par-dessus toutes les autres. En Flandre comme en Allemagne, la consommation abondante de beurre et de produits laitiers engendre de nombreux lépreux, qui vivent hors des villes, comme en Italie.

Ils se servent, en guise de charbon, d'une sorte de terre qui s'y trouve en grande quantité, et qui brûle très bien²⁰. Bien que le vin y soit plus cher qu'en Allemagne, chaque auberge en a, du rouge comme du blanc. De la bonne viande, beaucoup de poulets et de lapins, mais peu de perdrix et de faisans. N'ayant pas d'huile, sinon de noix, ils accommodent toute leur nourriture avec du beurre. Monseigneur avait deux cuisiniers, dont l'un allait toujours devant avec le fourrier pour faire les préparatifs ; ni lui ni sa suite n'usaient d'assaisonnements du pays, bien qu'ils en aient fait l'essai à deux reprises, pour la viande et le poisson : ils ne leur plaisaient pas comme ceux de France, où l'on a mille manières plus savoureuses de les préparer. En de nombreuses villes, les maisons, faites de pierre et de brique, ressemblent, pour leurs cheminées, fenêtres et portes, à celles d'Italie plutôt que d'Allemagne. Toutefois, pour ne pas perdre d'espace, les escaliers sont tous en colimaçon, mais bien construits. Et tant en Allemagne qu'en Flandre, il n'est pas de petit hameau de paysans qui ne dispose, pour connaître l'heure en l'absence de soleil, d'un cadran muni de roues et contrepoids comme une horloge, bien qu'il ne sonne pas ; et chacun d'eux

²⁰ La tourbe.

a une église digne de ce nom. Leur lin, qu'il soit de Hollande ou de Cambrai, est toujours fin, et travaillé le plus souvent dans les couvents de femmes, très nombreux. Leur chanvre ne ressemble pas à celui d'Italie, car il a la finesse de notre lin, et ils en font un autre tissu qu'ils appellent demi-hollande, plus grossier et moins large, et réservé à l'usage domestique. Toute la Flandre produit de tels tissus, bien que les plus beaux et le plus grand nombre viennent de Hollande, et en prennent donc le nom. À noter toutefois que si le lin et le chanvre n'étaient importés de Russie, Prusse et autres pays étrangers, les leurs ne représenteraient qu'une faible part de leur production. C'est avec de l'eau claire qu'ils les rendent si blancs, les suspendant à des tendeurs, les trempant et retrempant jusqu'à ce qu'ils se débarrassent en séchant d'une eau claire et froide. Ils récoltent le lin et le chanvre très verts, pour les faire mûrir dans des eaux stagnantes et putrides. Quand elles les coupent, les femmes vont en foule dans les rues, empêchant avec le lin les voyageurs de lier les étriers et les écrivains aux jambes, ne les lâchant pas tant qu'ils n'ont pas fait présent de quelque argent avec lequel, quand elles auront fini de couper et préparer le lin, elles célébreront entre elles leur triomphe.

Bien que presque tous les Flamands sachent parler français, leur langue maternelle est beaucoup plus douce que celle des Allemands, dont ils diffèrent par tant de mots qu'ils ne peuvent bien se comprendre. Les bières de ce pays sont meilleures que celles d'Allemagne, et ils en produisent de grandes quantités. Le nombre des moulins à vent est infini. Ils ont beaucoup de griottes, des prunes, des poires, des noix et des noisettes, toutes sortes de très bons poissons de mer, des moules noires et des huîtres petites, mais très tendres, abondance de poissons de rivière, surtout de l'esturgeon et du saumon, du froment, du seigle et de l'avoine en quantité, et d'autres légumes (sauf des pois chiches). Le dix août, le blé et l'avoine n'étaient toujours pas mûrs. Depuis notre entrée en France, nous avons à peine eu une journée sans pluie et violentes rafales de vent, si bien que leur juillet et août nous ont semblé être un novembre de Rome ; et à la vérité, si nous n'avions pas eu cinq ou six jours de chaleur à Spire, trois avant et trois après la Saint-Jean, si extrême et excessive, insupportable de jour comme de nuit, et bien pire que celle que nous avons connue en Italie, le reste du temps nous n'avons pas souffert de la chaleur. Les gens sont bons et aimables dans la Haute comme dans la Basse Allemagne. Et surtout très honnêtes : auriez-vous abandonné dans leur maison tout l'or du monde, ils n'y toucheraient pas. Les auberges y sont parmi les meilleures et les femmes tenues en telle estime qu'elles commandent, tiennent les comptes et s'occupent de tout : acheter au marché de la place, vendre la marchandise et exercer publiquement tous les arts, c'est l'affaire des hommes comme des femmes. La fréquentation des églises est si forte qu'il n'y a pas un jour, même ouvrable, où elles ne soient pas pleines à l'heure des

offices, et dans les nefs comme dans les bas-côtés et les chapelles, on trouve des bancs avec dossier, comme ceux des écoles publiques ; beaucoup sont privés et leurs propriétaires seuls peuvent s'y asseoir. Dans les églises, on ne voit personne se promener et encore moins se divertir comme on le fait en Italie. Beaucoup de femmes y sont responsables des autels et gardiennes des saintes reliques, ce qui n'est pas à recommander, mais se peut expliquer par la grande dévotion du sexe féminin et la nature confiante de ce peuple. Dans toutes les églises paroissiales, on dit quotidiennement au moins deux messes chantées, pour le saint du jour et pour les morts, et on chante chaque soir le salut. Et dans chaque église, il y a une infinité de servants de dix à douze ans. Les prêtres sont longtemps à dire leurs messes, ce en quoi ils diffèrent beaucoup de ceux d'Italie ; ils les célèbrent si bas que personne ne les entend, et ils ne font pas dire les répons par les servants ni par personne d'autre. À la fin de chaque messe, ils proposent de l'eau bénite à tous les assistants.

278

Itinerario [...] (1517), dans Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Briggau, Herder, 1905, p. 116-122.

L'ALLEMAGNE

LA NATION ALLEMANDE

Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie

Fynes Moryson (voyages de 1591-1595)

On comparera le témoignage de Moryson aux impressions de Montaigne (1580), qui n'a traversé que le sud de l'Allemagne pour se rendre en Italie.

Érasme assure que les aubergistes d'Allemagne sont sordides, c'est-à-dire vils et souillons¹ ; je les dirais plutôt grossiers, arrogants et revêches. Quand vous entrez, vous devez saluer l'hôte, et tenez vous heureux s'il vous le rend. Vous devez boire avec lui et le respecter en tout point. Votre équipage, vous devez le laisser dans la salle à manger, parce qu'il y sera plus en sûreté ; et si vous désirez ôter vos bottes, il vous faut le faire dans la même salle, et les y laisser. Vous devez attendre l'heure du repas, car ils n'ont aucun égard pour qui désire l'avancer ou la prolonger. Vous devez vous satisfaire de ce qui vous est présenté, et ne rien réclamer pour votre propre compte. La note demandée, vous devez payer sans protester, car il est rare qu'un aubergiste trompe ses clients, étrangers ou non, et il ne rabat jamais un demi-penny de ce qu'il a demandé. Sur la table est une cloche (notamment dans toute l'Allemagne du Nord) par laquelle il appelle les domestiques au service ; et à Nuremberg une petite clochette est pendue sous la table, et s'il juge que quelqu'un parle trop librement d'amour ou de sujet semblable, même si c'est fait par jeu, elle sert à faire se souvenir un homme sage de son erreur. En Allemagne du Nord, après souper, il conduit ses hôtes dans une chambre à plusieurs lits, et si quelqu'un n'a pas de compagnon, ils lui en donnent un. Enfin, tout doit être désiré et imploré, comme si les hôtes étaient traités gratuitement, car l'aubergiste pense que vous lui êtes redevable de votre entretien sans obligation de sa part.

1 Dans le colloque *Des auberges (Diversoria)*, 1523, Bertulphe, qui a été bien traité dans une auberge lyonnaise, se plaint, par contraste, de la rusticité de l'accueil qui est fait aux voyageurs en Allemagne : accueil maussade, « poêles surchauffés », lenteur du service, propreté douteuse de la literie comme des clients, etc. (voir traduction et annotation par J.-Cl. Margolin dans l'anthologie collective *Érasme*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 305-315).

Par toute l'Allemagne, on couche entre deux draps de plume (sauf en Suisse, où l'on a un lit dessous soi et couvertures de laine). Pour leur douceur et légèreté, ces lits de plume sont très confortables, car chaque soir en hiver, les domestiques sont appelés dans le poêle chaud, où cette plume est entreposée, et ils séparent le duvet des pennes, ne prenant que le plus doux pour faire les lits. La couche inférieure est grande et large, celle de dessus étroite et plus molle, on dort entre les deux été comme hiver. Ce type de logis ne serait pas incommode en hiver si on dormait seul et s'ils ne vous imposaient en chemin un compagnon de nuit ; un côté est alors exposé au froid, puisque le drap supérieur est étroit, et ne peut donc envelopper tous les deux, laissant l'autre côté ouvert au vent et aux intempéries. Mais l'été, ce type de logement est déplaisant, car il vous maintient en sueur perpétuellement de la tête aux pieds. Dans les villages et en de nombreux endroits de Saxe, les voyageurs n'ont pas lieu de se plaindre de cette contrariété, car tous sans exception, riches et pauvres, ivres ou à jeun, sont logés dans la paille avec les vaches, et il arrive souvent que celui qui en se couchant avait sous la tête un oreiller de paille le retrouve au réveil souillé ou brouté par les vaches. En fait, quand ils ont des lits, je recommande aux voyageurs d'emporter leurs propres pantalons de lin, car les draps ne sont que rarement ou jamais nets. Qu'ils s'avisent bien, s'ils souhaitent offrir un pourboire au serviteur pour qu'il leur montre le meilleur lit, quand le marché est conclu, qu'ils ne pourront pas entrer nus dans ce lit, bien que peut-être le serviteur l'ait jugé très pur et propre : je l'ai souvent vu par expérience. J'observai une fois, très amusé, les attentions spéciales que les domestiques avaient pour moi dans l'espérance d'une récompense : ils me conduisirent à un lit avec des draps propres, comme ils disaient, où l'un d'eux me jura mordicus que personne n'y avait couché que sa propre mère, qui était une vieille commère de quatre-vingts-dix ans. Ces serviteurs d'auberges attendent de tous les passagers un pourboire², comme s'il leur était dû, et le demandent effrontément, comme s'ils y avaient droit, que le voyageur veuille ou non, ce qu'ils font grossièrement en Allemagne du Nord en leur offrant une chope à boire au départ, et plus civilement au sud, où les servantes offrent un petit bouquet à chaque hôte. Cela est propre aux Allemands : personne ne sert plus impoliment, personne n'attend une récompense avec plus d'aplomb.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 84-85.

2 Trait confirmé par Grataroli, *De regimine iter agentium [...]* (1561), éd. E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 73, n. 1.

James Boswell (1764)

Lors de son Grand Tour, James Boswell, fils d'un Lord écossais, voyage avec son domestique Jacob et découvre en Allemagne une hôtellerie qui a conservé certains traits des siècles précédents.

De Berlin à Brunswick

Samedi 4 août. J'avais beaucoup hésité sur le mode de voyage. J'estimais que louer une voiture ou des chevaux m'aurait coûté très cher et je ne tenais pas à me trouver en compagnie de marchands ou de leurs clerks. Je pris donc des places dans le *Postwagen*. M. Hübner me vit monter et me mettre résolument en route. Le *Postwagen* est une survivance de la barbarie des mœurs. Ce n'est qu'une grande charrette, très haut perchée sur roues, qui tressaute prodigieusement. Elle n'est pas couverte et a trois ou quatre planches de bois blanc en travers, qui servent de sièges. C'est de cette manière que voyagent les Allemands, de nuit et de jour.

De Halle à Leipzig

Vendredi 3 octobre. Je partis à neuf heures, et j'eus un voyage désagréable, par de mauvaises routes jusqu'à Leipzig, où j'arrivai à la nuit. J'y découvris de hautes maisons comme à Édimbourg et retrouvai quelques-unes de mes vieilles impressions à voir des familles vivant les unes sur les autres. L'hôtel Wappler, où l'on m'avait envoyé, n'avait pas de chambre pour moi. Ils me trouvèrent toutefois un logis dans une maison privée, chez Gabriel, barbier dans la rue Peter. Comme c'était une période de foire, la ville était pleine³. Il me fallut payer un ducat par jour pour me loger avec mon domestique. Les gens étaient très civils et du meilleur genre. J'eus pour dormir une alcôve humide, mais une très belle chambre. Je demandai donc à Jacob d'étendre mon lit sur le plancher de la chambre et je dormis tout habillé, avec une bonne courtepointe sur moi, ma tête reposant sur un oreiller disposé sur une de mes malles. L'opération fut toutefois exécutée après que les braves gens de la maison furent couchés, car je ne voulais pas les heurter en leur faisant savoir que je ne pouvais souffrir leur dortoir. C'est, par quelque côté, de la bienveillance.

De Cassel à Marburg

Samedi 27 octobre. Il y avait avec moi dans le *Postwagen* un serviteur français, une fripouille, un chien impudent. Ce soir-là, je soupai néanmoins avec lui et mon domestique. Telles sont mes rustiques manières dans mes voyages en

3 Important carrefour commercial dès le xv^e siècle, Leipzig avait trois foires annuelles. Boswell arrive lors de la foire de la Saint-Michel, qui durait quinze jours.

Allemagne. Je couchai aussi avec eux sur la paille. C'était terrible. La chaleur d'un poêle en fer rendait la paille moisie et l'air chaud, ce qui, joint à la respiration d'un bon nombre de gens qui n'étaient nullement de l'espèce la plus propre, rendait la chambre tout à fait abominable. Je ne pouvais pas dormir. Détail désolant : dans une *Stube*, ou chambre commune d'auberge allemande, on est obligé de dormir avec une chandelle de suif ou une grossière lampe allumées. J'eus recours au valet d'écurie, et trouvai une place dans le fenil, où je dormis bien malgré le froid.

282

Me voici, dormant dans une auberge allemande
Où je fais pénitence de mes péchés,
Car je suis accablé d'un millier de mouches,
Qui battent et bourdonnent autour de mon nez et de mes yeux.
Un patron pataud a le fauteuil rembourré.
Il parle à peine, mais dévisage furieusement.
Pressé de partir, je n'ai pas dîné,
Et me voilà avec bœuf froid et méchant vin,
Et dans cinq minutes, ou un peu plus,
Je m'étendrai sur la paille humide pour y ronfler.

Dimanche 28 octobre. Dans l'après-midi, nous avons été débarrassés du Français, et j'arrivai avec Jacob à Marburg, une grande ville. J'étais hors service. Je ne savais que faire de mon existence. Je me couchai entre deux couettes⁴ et me résignai à mon destin.

Boswell on the Grand Tour [...], éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953,
p. 48-49, 120-121, 155-156.

Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table

Fynes Moryson

Ayant acquis, au cours de ses longs séjours en ce pays une connaissance extensive de l'Allemagne de son temps, Moryson est sur ce sujet le témoin le mieux informé, le plus digne de foi.

Le froid excessif qui règne dans la plus grande partie de l'Allemagne fait que pour y remédier, au lieu de feu⁵, ils se servent de poêles, qui sont des pièces ou des chambres ayant un fourneau de terre placé au milieu ; il peut être chauffé

4 « *Featherbeds* » : lits de plume.

5 Moryson pense sans doute à des cheminées.

avec une petite quantité de bois, réchauffera ceux qui viennent du froid, et les fera suer s'ils s'approchent du fourneau. Pour chasser le froid et retenir la chaleur, ils gardent les portes et fenêtres bien fermées. De la sorte, non seulement ils reçoivent des gentilshommes dans ces poêles, mais aussi permettent à des rustres sentant le bouc de se tenir près du poêle jusqu'à ce qu'ils transpirent et que leurs vêtements mouillés soient secs, endurant que leurs petits enfants montent sur leurs petits tabourets qui sont près de là et fassent leurs besoins dans ce poêle fermé et brûlant (que le lecteur excuse cette rudesse de langage comme j'ai supporté la mauvaise odeur). Il faut croire que ces mauvaises odeurs, jamais évacuées par l'entrée d'air frais, devraient émousser l'esprit et quasiment boucher les esprits de ceux qui fréquentent les poêles. Quand j'entrai pour la première fois dans un de ces poêles, cette chaleur inhabituelle me souffla sur les jambes, comme si un serpent s'était enroulé autour d'elles et me rendit la tête engourdie et lourde ; mais quand j'en eus fait l'essai, la coutume devint une seconde nature et ma santé ne fut jamais meilleure qu'en de tels endroits.

Cette intempérance de l'air explique qu'on trouve difficilement du laurier en Allemagne et qu'en basse Allemagne, près de Lübeck, ils tiennent le romarin dans la maison en des pots de grès remplis de terre, comme ailleurs on conserve les précieux fruits du sud ; ils ne peuvent toutefois garder ce romarin (quand il pousse bien) plus de trois ans sans qu'il se fane. C'est aussi pourquoi on ne trouve pas en Allemagne les fruits de l'Italie ; il n'y a qu'à Prague que j'ai vu quelques orangers protégés dans des cruches pleines de terre, exposés à la chaleur les jours d'été, retirés ensuite à l'intérieur des maisons, où ils étaient choyés à la chaleur artificielle. Et j'ai vu les mêmes fruits pousser à l'air libre en été dans le jardin de l'Électeur palatin à Heidelberg ; mais en hiver on élevait autour d'eux un habitacle, avec un fourneau comme un poêle. Ces arbres ne produisaient toutefois aucun fruit venant à maturité, alors qu'à Londres et en de nombreux endroits d'Angleterre plus septentrionaux que ces régions d'Allemagne, nous avons des cantaloups et abondance d'abricots poussant dans des jardins, et qui pour la quantité et la qualité ne sont guère inférieurs aux fruits de l'Italie. Ce froid explique aussi qu'à Meissen (où ils plantent des vignes) et dans les parties les plus élevées d'Allemagne de ce côté des Alpes (où ils en font du vin), les raisins et le vin soient excessivement aigres. Seuls les vins du Neckar et de la rive gauche du Rhin sont bons dans leur genre, mais râpeux et ils échauffent peu l'estomac.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 77.

L'alimentation des Allemands est simple, et très modeste, si vous mettez à part leur intempérance de boisson. Ils ne sont nullement dépensiers, mais plutôt économes dans leurs ustensiles et articles de ménage ; ils se contentent

d'un morceau de viande et de pain, avec provision de boisson et ne manquent pas de bois pour chauffer leurs poêles. En général, puisqu'ils n'affectent pas d'imiter les étrangers, mais se contentent de leurs propres commodités, se distinguant dans l'art et l'industrie de fabriquer des ouvrages à la main, ils drainent aisément à eux et retiennent les monnaies étrangères. Les villes libres ont toujours un an de réserves de vivres déposés dans les magasins publics, pour servir de nourriture familiale aux habitants, pour le cas où la ville devrait subir un siège. Ils servent habituellement à table des choux crus, qu'ils appellent *Kraut*, et de la bière (ou du vin comme friandise), bouillie avec du pain, qu'ils appellent soupe. En Allemagne du Sud, ils servent de plus du veau ou du bœuf en petites quantités, mais au Nord ils remplacent la viande par du bacon et de grands *puddings* secs, savoureux et agréables, et en guise de plaisanterie, ils disent proverbialement « Kurtz predigen, lange worsten », c'est-à-dire sermons brefs et longs *puddings*⁶. Parfois ils servent aussi des poissons séchés, des pommes ou des poires d'abord séchées puis préparées très savoureusement avec de la cannelle et du beurre. Ils ont beaucoup de sauces, souvent aigres, et qui soulagent l'estomac ébranlé par l'excès de boisson. C'est pourquoi en Allemagne du Sud la première gorgée est d'ordinaire du vin d'armoise et le premier plat de petites lamproies (qu'ils appellent *Neun Augen*, comme ayant neuf yeux) servies avec du vinaigre blanc ; et quand on est en voyage, on boit d'ordinaire le matin un peu de *Brantwein* (c'est-à-dire leur eau-de-vie) et mange un morceau de *Pfefferkuchen* (c'est-à-dire de pain de gingembre)⁷ qui est vendu aux portes de la ville. Pour les viandes rôties, ils ont une sauce délicate à mon goût, faite de cerises gorgées d'eau et talées, dont le jus devient épais comme de la marmelade, mais qu'ils dissolvent pour le servir à table dans un peu de vin ou de semblable liquide. Et ils ont dans leurs étangs et rivière telle abondance de poisson frais qu'ils n'en veulent pas manger s'il ne le voient à la cuisine, et ils le préparent savoureusement, usant d'ordinaire à cet effet de graines d'anis, surtout pour les petits poissons ; on en trouve une espèce très délicate appelée *smerling*⁸, dont je mangeai en Prusse, d'abord étouffés puis trempés dans du vin ; comme ils sont très petits, j'en mangeai soixante pour dix-neuf groschen. Pour préparer et conserver la sauce aux cerises ci-dessus, ils cueillent une variété de cerises noirâtres, en retirent les queues et les jettent en un grand chaudron de cuivre mis sur le feu, jusqu'à ce qu'elles commencent à devenir chaudes, puis les transvasent dans un plus petit chaudron au fond troué, et les pressent avec leurs mains, si bien que les

6 Tout indique que le *pudding* de Moryson est une saucisse (*Wurst*).

7 Notre pain d'épices.

8 *Cobitis aculeata*, gobies ou loches épineuses.

peaux et les noyaux restent dans le chaudron, cependant que le jus coule par les trous dans un autre récipient.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 81-82.

John Taylor

Au terme de son séjour en Allemagne, postérieur d'une vingtaine d'années à celui de Moryson, J. Taylor entreprend de décrire the *diet* de ce pays ; mais le parti pris de dénigrement restreint beaucoup l'intérêt documentaire de son propos.

Mais pour conclure le tout, je veux parler du fameux traitement de table, de l'excellente cuisine et de l'agréable hébergement auxquels nous avons eu droit en Allemagne. Et d'abord, pour notre confort, après avoir eu beaucoup de mal à trouver une chambre, nous couchions chaque nuit tous ensemble dans la paille, une excellente litière qui nous dispensait honnêtement d'emporter nos draps ; à souper, nous étions environ douze autour d'une table carrée si large que l'on pouvait à peine se serrer la main d'un bout à l'autre. On commençait avec un demi boisseau de chou cru, coupé et haché menu, arrosé de graisse de bacon rance en guise d'huile, un plat qu'il fallait finir avant d'obtenir autre chose. Ensuite venait, je crois, un boisseau de pommes bouillies avec du miel, les pommes étant cuites avec la peau, les pépins, la tige et tout. Pour troisième plat, cent goujons récemment pêchés, peut-être, quoique salés comme s'ils avaient été marinés pendant trois ans, ou s'ils étaient allés deux fois aux Indes orientales, bouillis avec les écailles, les entrailles et tout, et enfouis dans du gingembre comme de la sciure, un brochet frais aussi salé que de la saumure, bouilli dans du lait insipide, avec une livre d'ail. Tel était le style ordinaire de notre alimentation ; et si nous leur demandions pourquoi ils salaient leurs plats aussi déraisonnablement, la réponse était que leur bière ne se boirait pas si leurs plats n'étaient pas salés à l'extrême.

Si l'on critique ou semble ne pas prendre goût à leur nourriture bestiale, on est en danger d'être jeté dehors et de coucher dans la rue. Et en conclusion, quand le dîner ou souper est terminé, Monsieur l'hôte s'approche, avec une addition salée à leur fantaisie, qui résonne à l'oreille comme un épilogue discordant après une mauvaise pièce ; ils disent qu'il nous faut payer, que leurs paroles sont irrévocables (comme chez les anciens rois de Perse) et que nous n'avons pas à nous interroger ni à leur demander pourquoi l'addition est si lourde, mais seulement à payer sans récriminer, pas même pour un demi-quart de penny.

All the Works of John Taylor [...], London, for James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1973, p. 98-99.

Dans cette ville [Hambourg], je me trouvai avec six étrangers, tous voyageurs, et nous allâmes dîner tous ensemble à une même table, chacun ayant ouvert son havresac rempli de victuailles (car qui n'emporte pas ses provisions pourrait être forcé de jeûner en maints endroits de ce pays). Mais je veux faire voir comment ces gens paient de retour une amabilité. Qui avait du pain et une boîte de beurre salé, qui du bacon cru, qui du fromage, qui des harengs saurs, qui du bœuf séché ; quant à moi, j'avais apporté de Hambourg trois côtes de bœuf rôties et d'autres provisions. Là-dessus, nous avons tout sorti comme des violoneux et (pour la plupart) mangé comme des porcs, car chacun mangea ce qui était à lui, personne n'offrant à son voisin un morceau de ce qu'il avait. Je coupai pour chacun un morceau de mon rôti ; mon guide me dit qu'ils ne le prendraient pas bien, car ce n'est pas l'usage du pays. J'essayai, et les trouvai disposés à accepter tout ce qui était bon, si bien que je compris que leur réticence à accepter quelque chose d'un autre procédait de ce qu'ils ignoraient l'art d'offrir.

286

Ibid., p. 86.

Fynes Moryson : les mariages

Avant la fête, un jeune homme en bel appareil, avec écharpes et plumes, se met en route, parcourant les rues à cheval pour inviter les hôtes, aidé en cela d'un jeune garçon à pied qui court devant lui afin de lui faire savoir que les intéressés sont là, avant qu'il ne descende de cheval pour leur lancer soit une proclamation collective, soit des invitations personnelles et préparées. Ce jeune homme, avec deux garçons d'honneur, sert la fiancée toute la journée, portant des torches devant elle partout où elle va, et de même, deux autres garçons d'honneur, chacun avec une torche en main, conduisent solennellement les danses. Dès que le dîner est achevé, ils dansent le plus souvent dans la maison où se tient la fête, mais ailleurs (comme à Wittenberg et si la maison ne dispose pas de grandes salles), après le dîner, le fiancé, la fiancée et tous les hôtes vont à pied, en grande pompe, du lieu de la fête à l'hôtel public du Sénat. Ils y passent l'après-midi à danser et boire, avant de se rendre de là au souper, avec pareille pompe, mais sans leurs manteaux, qu'ils renvoient à la maison quand ils commencent à danser. Tous les gens de la ville, hommes ou femmes, ou tous les étudiants n'ayant pas été invités peuvent venir danser avec eux.

Les hommes sont rangés d'un côté de la salle, et les femmes de l'autre, et les garçons d'honneur amènent et présentent les femmes aux hommes pour qu'ils dansent avec elles. Mais en ces danses ils n'usent aucunement d'art ; tous les présents (ou autant que la surface de la salle peut en contenir) et tout le monde, docteurs, sénateurs, jeunes gens, garçons, et femmes, jeunes et vieilles, jeunes

filles et fillettes dansent tous ensemble en un large cercle tout autour de la salle. Dans les danses lentes, que nous appelons mesurées, ils ne suivent pas la musique avec des pas composés comme nous faisons, en avant, en arrière ou de côté, mais marchent tout uniment par la salle avec plus de gravité qu'il n'en faut : une variété de danse qu'ils appellent à propos *Gang*, c'est-à-dire marche. Dans les danses que nous appelons gaillardes, de mouvement vif, qu'ils appellent *Lauf*⁹, ils ne dansent pas avec des pas mesurés, et des manières modestes ou plus fières, comme nous faisons, mais jettent franchement une jambe en l'air, puis l'autre, et sautent ainsi par la salle, d'une telle vigueur qu'ils font trembler les chambres les plus solides et menacent de les jeter à bas. Ils ont encore neuf autres sortes de danses. Je me rappelle que la fiancée perdit dans la danse son anneau de mariage et peu après, trébucha et tomba, accidents qui attristèrent ses amis, comme un présage de mauvais augure.

Parfois, quand ils dansent dans leurs maisons particulières, quelques hommes et femmes dansent en bon ordre pendant que les autres boivent à leurs tables, car il faut danser, ou boire, ou quitter la compagnie. Ayant été parfois invité à ces fêtes, j'avoue avoir été heureux d'échapper à la boisson en prenant part à leurs danses, car tout étranger peut y figurer sans beaucoup d'étude. Quand un homme invite une femme à danser, il prend gentiment son bras sous le sien, et ainsi de l'autre, puis l'embrasse modestement ; parfois, lors de rencontres moins solennelles, les hommes poussent des cris de joie inarticulés, prennent les femmes par la taille, et quand ils dansent le galop dont j'ai parlé, les soulèvent parfois si haut qu'elles montrent plus que ce que la décence permet. Si une femme refuse de danser avec un homme, il le prend pour une offense, à tel point qu'un jeune homme ayant donné une claque sur l'oreille à une jeune fille qui lui avait refusé une danse et étant traîné pour ce fait devant un juge de Haute Saxe, elle se trouva déboutée¹⁰, car il ne lui avait fait aucun mal, mais elle lui avait fait honte, comme à un infâme qui ne méritait pas de danser avec elle. Souvent les jeunes filles prièrent les hommes avec qui elles dansent de les remettre, lorsqu'ils seront las de la danse, à quelques autres qui leur plaisent. Car les hommes étant souvent fatigués, et les femmes jamais lasses, les hommes de bonnes manières offrent leurs femmes à d'autres, comme une grâce qu'ils leur font.

Je trouvai très étrange qu'au mariage des plus riches comme des plus pauvres, ils fassent une collecte ou offrent de l'argent en cadeau aux mariés (ce qu'on ne fait chez nous que pour les plus démunis) ; plus ils sont riches, plus il faut leur donner parce qu'ils invitent leurs égaux qui sont capables de largesse, alors que les pauvres invitent des gens de leur condition, et que souvent ils dépensent

9 « *Lauf* » : saut. En fait, courante ou galop ?

10 « *The young man was dismissed, as having done her no wrong* ».

pour la fête autant qu'ils reçoivent en cadeaux. Me trouvant invité au mariage de la fille d'un citoyen de Leipzig, dont la fortune était estimée à plus de quarante mille florins d'or, j'observai que, pour se rendre à l'église, les hommes allaient en bon ordre devant, suivis des femmes, et qu'ils en sortaient dans le même ordre, cependant que le fiancé restait à la grille intérieure pour saluer les hommes, et que la fiancée faisait de même avec les femmes. Après souper tous, sans exception, venaient offrir leurs cadeaux en bon ordre, le fiancé assis à la table accompagné de quelques hôtes de marque et d'amis, cependant que les jeunes gens dansaient dans une autre salle jusqu'à ce que leur tour soit venu d'offrir, et j'observai que personne ne donnait moins d'un dollar, ce qui représentait une belle somme d'argent.

Moryson note aussi que les cadeaux reçus sont vite dépensés lors des invitations qu'ils recevront pour de semblables mariages ; les noces se font, on l'a vu, dans des édifices publics (certaines villes, comme Heidelberg, n'admettant pas plus de quarante invités), mais aussi dans les maisons particulières (pas plus de deux tables).

Quand la fille vient d'une autre ville, le fiancé va à sa rencontre, bien accompagné de cavaliers, entouré de deux invités de marque, dont le principal honore la jeune fille et sa suite d'un long discours, auquel fait réponse le chef de sa compagnie. Et bien qu'ils soient des bourgeois et non des gentilshommes, les deux cortèges sont cependant précédés d'une sonnerie de trompettes. À Leipzig, je vis un fiancé précédé de dix-sept cavaliers, qu'il suivait en voiture avec ses principaux amis, et semblablement dix-sept cavaliers derrière eux. À Wittenberg, pour la même occasion, le premier officier du duc avec quelques cavaliers, tous portant des foulards, allaient devant, suivis du fiancé, un docteur chevauchant entre deux jeunes barons alors étudiants à cette université, que suivaient neuf cavaliers ; et pendant plusieurs milles ils allèrent à la rencontre de la fiancée et de sa suite : neuf voitures et six cavaliers. Elle était précédée de trompettes, mais elles ne jouèrent pas, car le duc électeur de Saxe souffrant d'une maladie dont il mourut quelques jours après, le fiancé refusa d'être accompagné de trompettes.

Parfois, lors des fiançailles qui se font à l'église, après qu'on s'est accordé sur le montant de la dot, la fiancée reçoit un anneau qui, le jour venu, deviendra l'anneau de mariage du jeune homme. Ce jour-là, les Luthériens allument souvent des torches en plein midi.

Shakespeare's Europe. A Survey of the condition of Europe at the end of the 16th century, éd. Charles Hugues, London, s.n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967, extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College, p. 326-329.



Ill. 14. « L'Allemande » et « Le bourgeois allemand »,
dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Fynes Moryson : les divertissements

Moryson s'intéresse aux distractions populaires des Allemands, tout comme son compatriote Dallington le fait, dans ces mêmes années 1590-1600, aux passe-temps préférés des Français : danse et jeu de paume¹¹.

Traitant de leurs passe-temps et exercices, Tacite écrit que les Germains d'autrefois, quand ils étaient très sobres, jouaient aux dés aussi sérieusement que s'ils exécutaient des ouvrages d'importance, prenant des risques si imprudents de gain et de perte que pour leur dernière chance ils auraient joué leur liberté sur un coup de dés¹². Münster, un Allemand pourtant, confirme qu'ils perdaient au jeu leur liberté au point de s'obliger à être vendus comme esclaves. Mais pour ma part, tant que j'ai vécu parmi eux, je n'en ai jamais vu jouer aux dés en privé ou dans les maisons publiques, je n'ai jamais vu faire usage de tables de jeu, bien que j'aie visité la plus grande partie de l'Allemagne

11 Voir, pour ces derniers, E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs [...] (1995)*, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 119-122.

12 « *De libertate ac de corpore contendunt, victus voluntariam servitutum adit* » (*De Germania*, §24).

et qu'on ait dit que ces jeux étaient çà et là connus, mais peu en usage. J'ai vu jouer aux cartes à Meissen et ailleurs, mais très rarement et seulement pour le vin, jamais pour de l'argent ou de gros enjeux. Leurs cartes diffèrent beaucoup des nôtres, et sont toutes peintes à l'intérieur, avec au milieu un faisceau de bâtons courts au lieu de nos clubs, et des cercles ronds peints à la place de nos carreaux, etc., et le dos en traits noirs et épais comme nos croisillons. Je ne les ai jamais vues dans les auberges ou les tavernes¹³, mais seulement en quelques maisons particulières.

290

Selon ce que j'ai pu observer, tout leur plaisir et passe-temps semble consister à passer la journée à boire, tant en privé que dans les tavernes, et à danser sans modération lors des fêtes publiques et surtout dans les tavernes. Aux Jours gras, je les ai vus courir à cheval par les rues et les places des marchés avec des gaules à la main, usant de nombreuses ruses pour faire tomber l'autre. De même, par temps de neige et de grand froid, ils ont des luges, faites comme une chaise, sur laquelle s'assoit le conducteur, et un petit siège plus bas sur lequel il assoit sa maîtresse entre ses jambes, la luge étant traînée par un cheval harnaché de nombreuses clochettes. Avec ces traîneaux, j'ai vu souvent faire de petits voyages sur la neige et la glace. Mais le plus souvent ils montent dessus comme en triomphe par les rues des villes et, arrivés aux places où se tiennent les marchés, ils leur font faire la roue en tours rapides et courts, avec un grand risque de chutes. Le conducteur est déshonoré si sa maîtresse a le malheur de tomber du traîneau ou de ne pas être transportée avec aisance. J'ai remarqué que l'électeur de Saxe (conformément à l'usage d'autres princes) dispose pour ce sport d'une grande salle, au-dessus de sa fameuse écurie avec beaucoup d'accessoires pour ses chevaux, presque pleine de traîneaux. Certains sont recouverts de velours ou d'autre tissu, brodés avec de la dentelle d'or et d'argent, d'autres de drap d'or avec du cuir doré, d'autres aussi avec de l'argent dont on n'a pas encore fait l'essai, car il était extrait des mines de sa propre province.

Les Allemands s'adonnent au louable exercice du tir à la butte avec arbalètes et arquebuses. Les personnes de qualité et les princes mêmes (quand ils ne vivent pas dans des villes libres) se rencontrent pour pratiquer ce sport à jours fixes une ou deux fois par semaine à cet effet dans une taverne où ils trouvent force vin et bière à acheter, car ils ne supportent la soif ni au travail ni dans le sport. En outre, les personnes privées font des concours de tir à cette taverne, jouent de l'argent ou plus souvent des soupers et des boissons dans cette même taverne. Ils tirent d'une terrasse ouverte mais pourvue d'un toit, la butte elle-même restant découverte. De même les notables de la ville, à l'occasion de réunions privées,

13 « *Publike houses* », devenues les pubs.

s'adonnent à cette réjouissance les dimanches et jours de fête ; et quoique la butte où ils tirent soit large et adossée à un grand remblai de terre, j'ai vu moi-même à Heidelberg plusieurs personnes blessées par flèches ou par balles qui parfois manquent la cible et les atteignent par hasard. J'y ai vu de même le Prince électeur Palatin se livrer parfois à cette distraction avec ses sujets, en des rencontres organisées, avec des paris. [...] Les Allemands se livrent également au tir au mousquet et à l'arbalète hors des villes, en plein champ, sur un simulacre d'oiseau fixé au sommet d'un mât enrubanné. Celui qui frappe la tête a le premier prix, celui qui atteint l'aile le deuxième, et celui qui touche le pied a le troisième (ce sont les cibles les mieux cotées, plusieurs récompenses, mais de moindre valeur, étant prévues pour d'autres parties de l'oiseau). Mais ce genre de tir ne se fait généralement qu'une ou deux fois par an, même s'ils en organisent plus souvent ailleurs, lors de concours privés. Parfois les récompenses consistent en quartiers de bœuf débités à cet effet, avec différentes sommes d'argent, une coutume qu'ils disent avoir été empruntée des Grecs. On accroche à ces champs de tir des bannières qui commémorent les victoires.

Moryson évoque ensuite la pratique de la chasse et de la fauconnerie, les lois sévères édictées par les princes pour protéger leurs privilèges de chasse et les lourdes sanctions qui frappent les contrevenants.

Shakespeare's Europe [...], éd. cit., p. 353-357.

James Boswell : Grand Tour et mondanités

Première étape de son Grand Tour (après un rapide séjour en Hollande), l'Allemagne aux multiples principautés offre à Boswell de nombreuses occasions de fréquenter l'aristocratie et de satisfaire son goût des mondanités. Le 13 août 1764, il est à Brunswick.

Un bal à Brunswick

Après dîner, je fus au noble spectacle de funambules, auquel se trouvaient le duc et toute la cour. J'ai oublié de mentionner dans ce journal que nous eûmes un jour de la semaine précédente un bal à la cour, où je dansai très agréablement. Je demandai à danser un menuet avec la Princesse héréditaire. Elle y consentit gracieusement, mais à peine avions-nous fait notre révérence que les violons attaquèrent une danse du pays que le Prince héréditaire devait ouvrir. Nous fûmes ainsi arrêtés net. Comme j'étais mortifié ! Le soir, il y eut bal à nouveau. Aussitôt que l'aimable princesse m'aperçut, elle vint vers moi avec un sourire céleste et me dit : « M. Boswell, finissons notre menuet ». Je dansai donc avec Son Altesse Royale, qui dansait extrêmement bien. Nous fîmes un très beau

menuet anglais – ou britannique, si vous préférez, puisqu’il était exécuté par un gentilhomme écossais et une dame anglaise¹⁴. Que d’idées agréables me visitèrent alors ! Je dansais avec une princesse, avec la petite fille du roi George dont j’avais si souvent aidé à préparer l’anniversaire à Old Edimburg¹⁵, avec la fille du prince de Galles, qui protégeait Thomson¹⁶ et autres fervents disciples de la science et des muses, avec la sœur de George III, mon souverain. Je relève ces divers titres pour montrer combien mon imagination peut si bien enrichir un objet que j’ai double plaisir quand je me sens bien. Comme il était noble d’évoluer dans un tel cadre ! Je dis à la princesse : « Madame, j’adresse à Votre Altesse Royale mille remerciements pour l’honneur que vous m’avez fait. J’aurai de quoi parler avec mes locataires aussi longtemps que je vivrai ». Je fus ensuite arraché à la danse par la princesse Élisabeth, future reine de Prusse¹⁷, et par la princesse Dorothée. Mon humeur tressaillait, mais j’étais grave et élargissais mon regard vers le monde de demain. Comme c’était beau de me trouver au palais de Brunswick et de voir l’illustre famille, gaie et brillante, et le prince se divertir après ses actes héroïques¹⁸.

Je ne sais si j’ai déjà mentionné dans mon journal le comte Souvalov, chambellan de l’empereur de Russie. C’était un petit homme vivant, avec une grande aisance de manières, et il connaissait les titres des livres, sinon davantage. Nous étions du dernier bien ensemble. Un dimanche soir, nous étions à une fenêtre avec le prince héréditaire qui disait : « Il est très difficile d’accorder les affaires et le plaisir » et, quand nous eûmes parlé des guerriers qui risquaient leur vie pour la gloire, il dit « C’est de la folie ». Il dit encore : « J’ai fait une fois une action généreuse pour un homme qui était mon ennemi. Il est mort, mais je vous donne ma parole que ce souvenir me donne toujours un plaisir sans mélange ». Ce soir, à nouveau, je ne soupai pas à la cour.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, p. 59-60.

14 Le *Journal* de son voyage avec S. Johnson montrera combien Boswell est sensible aux rapports entre l’Angleterre et l’Écosse.

15 « *Old Edimburg* » : voir J. Boswell, « Édimbourg de nuit », p. 209.

16 Le poète James B. Thomson, tenu en haute estime en Europe depuis la publication de *The Seasons*.

17 Élisabeth-Christine avait, sur ordre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume épousé en 1733 le futur Frédéric II contre le gré de ce dernier, qui ne vécut jamais avec elle, se contentant de la voir lorsqu’il séjournait à Berlin, mais la traitant par ailleurs avec dignité. Boswell peut-il ignorer le singulier statut de cette épouse délaissée, cultivée et pieuse ?

18 « *Scenes of heroism* » : il s’agit sans doute de Ferdinand, né en 1721, un des lieutenants de Frédéric II, qui commandait en chef les armées alliées en 1757. Mais un autre duc de Brunswick, Charles-Guillaume-Ferdinand, né en 1735, s’était lui aussi illustré lors de la guerre de Sept ans avant de combattre les armées de la Révolution française en 1792.

Un baron écossais en Allemagne

Écrit à Dessau, le 27 septembre 1764.

Un baron écossais ne peut rien faire de mieux que de voyager en Allemagne. S'il se rend en Italie ou en France, il voyage avec des hommes artificiels enfermés dans des villes et façonnés d'une telle manière que la nature en eux est presque détruite. À sa place on a substitué un artifice si agréable que ces gens se sentent eux-mêmes heureux, bien que le véritable caractère viril soit dissous dans le confort élégant. Si le baron écossais devait passer toute sa vie à l'étranger, il ne percevrait pas mieux qu'eux sa faiblesse. Mais comme il aura à retourner en son pays, il ne doit pas se rendre impropre à le servir. Envoyez-le visiter les cours d'Allemagne, où il acquerra la politesse française et dans le même temps fréquentera des gens qui vivent davantage selon le style qu'il doit observer chez lui. Il apprendra ainsi à jouer son personnage avec dignité et trouvera en son patrimoine la félicité d'un prince. Envoyez-le visiter les délicieux pays du Sud, enrichir son esprit par une variété d'idées brillantes et polir davantage encore ses manières. Mais qu'il n'y reste pas trop longtemps. Ne le laissez pas séjourner en Italie jusqu'à ce que son fer calédonien soit émoussé.

Ibid., p. 109-110.

Une partie de chasse à Dessau

À Dessau, Boswell est l'hôte du prince Diederich.

28 septembre [1764]. Nous eûmes à nouveau une chasse. Nous allâmes à un autre côté de la forêt que celui où nous étions la dernière fois. J'entrai dans une ferme où j'appris un exemple d'économie domestique allemande. Les gens de la campagne ont ici dans leurs jardins de nombreuses prunes d'un rouge bleuté que nous appelons à Auchinleck¹⁹ pimprenelles ; Ils les pèlent, les dénoyautent, puis les jettent dans un grand chaudron avec une certaine quantité d'eau. Ils les mettent sur un feu de bois vif et les remuent jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment cuites. Ils n'ajoutent pas de sucre, car leur jus leur en donne assez et, étant bien cuites, elles peuvent se conserver longtemps. Ils jettent la gelée rustique dans un grand tuyau. Ils l'appellent *Floum Moose*²⁰. Quand le beurre est cher, ils en étendent une grande épaisseur sur leur pain brun, ce qui lui donne un très bon goût. J'en pris un copieux morceau que je payai un groschen, pain et tout.

19 Le père de Boswell porte le titre de Lord Auchinleck.

20 *Pflaumen mus* : sauce à la prune.

Enfin le cerf fut levé et nous eûmes une belle chasse, bien meilleure que la première. J'avais acquis un courage de veneur, ne prenais plus des routes tracées, me lançant au contraire hardiment avec M. Overstalmeester²¹, ainsi qu'ils appelaient mon ami Neitschütz. Le cerf ne se dirigea pas vers la rivière, mais épuisé, il s'embusqua trois fois, et trois autres fois prit une autre voie, avant d'être aux abois. Nous vîmes parfaitement le tout. À la fin il s'écroula les chiens se saisirent lui et le coup de grâce le laissa mort sur le champ. Pauvre animal ! l'excitation de la chasse nous empêcha de nous apitoyer sur lui autant que nous aurions dû. Tout le rituel que j'avais mentionné l'autre jour fut suivi à nouveau, et nous rentrâmes triomphalement.

Ibid., p. 110-111.

L'Allemagne de l'humanisme n'échappe pas à la sclérose académique ; morcelée politiquement et à la recherche d'une conscience nationale, l'Allemagne du XVIII^e siècle n'en protège pas moins des lieux de savoir. C'est de cette réalité contrastée que rendent compte deux voyageurs anglais attentifs aux réalités du pays.

Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg

À Wittenberg, les bacheliers et les maîtres ès arts ne soutiennent pas de disputes pour ces diplômes, mais sont seulement examinés par les professeurs. Mais outre l'examen, les docteurs disputent une fois de sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Les médecins et les civilistes devraient disputer une fois par mois et les théologiens disputer publiquement tous les trois mois : une obligation qui retombe sur les professeurs. Les théologiens observent d'ordinaire cette disposition, mais les autres disputent à peine une fois dans l'année. Lors de ces disputes tenues publiquement dans les écoles, seuls répondent les docteurs et les maîtres, mais des docteurs aux plus jeunes étudiants, tous les membres du cours posent des questions et à la fin de la dispute une cérémonie invite tous ceux qui n'ont pas été convaincus à proposer et soutenir à nouveau leurs arguments. Lors de la dispute, leur tête est couverte d'un chapeau. Ils n'ont pas de cathédraux comme en nos universités ; mais avançant leurs raisons avec pondération, ils les laissent au terme de la première ou de la seconde séance se satisfaire de la moindre réponse : le nombre des opposants est en effet si grand

21 *Oberstallmeister* : Grand écuyer.

que le temps ne permet pas à quelqu'un de proposer de nombreuses thèses ou d'en développer une à fond.

Il est parmi les étudiants une coutume selon laquelle quelques-uns d'entre eux, de leur plein gré et avec le congé du doyen de leur faculté, accepteront de tenir pendant plusieurs jours des déclamations et disputes, qu'ils font connaître aux autres en imprimant les sujets qu'ils traiteront. On doit à Philip Melanchthon un statut aux termes duquel quiconque aspirait à un diplôme ne devait pas être refusé, ce qu'il fit après la triste aventure d'un étudiant de ce temps qui se pendit par honte de ne pas avoir été déclaré digne du diplôme auquel il postulait. On me montra sa sépulture dans les champs à l'extérieur de la ville : comme il s'était suicidé, on ne pouvait lui accorder de sépulture chrétienne dans aucun cimetière. Toutefois quand on leur confère les diplômes, on les examine pour la forme ; ceux qui sont trouvés les moins méritants sont taxés de grande impudence et on les avertit seulement que, bien que la faveur du diplôme ne leur soit pas refusée, ils devront ensuite s'appliquer à leurs études avec une plus grande diligence, pour combler leurs lacunes présentes. Dans l'octroi des diplômes, on ne regarde aucunement à la durée, ni au lieu où le candidat a étudié, si sa compétence est reconnue. Pour ce faire, on choisit deux professeurs et deux assistants, mais tout autre qui le souhaite peut faire partie du jury, et l'examen devra durer au moins trois jours ; le Recteur avait toutefois le droit de dispenser du troisième, et pour les deux autres jours, des amis privés, faisant semblant d'examiner les candidats, passaient le temps en propos familiers. Une coutume qui paraîtrait étrange, si on n'était en Allemagne : l'examineur et l'examiné, très souvent sinon à chaque question et réponse, boivent à la santé l'un de l'autre, disposant de chopes à cette intention. Une coutume dont on dit qu'elle engendra une fois un plaisant accident, le professeur et l'étudiant, après avoir beaucoup bu, s'endormirent, et le professeur, réveillé le premier, demanda à l'étudiant toujours endormi, ce qu'est le sommeil, et il lui fut répondu par cet ancien vers :

*Stulte, quid est somnus, gelidæ nisi Mortis imago*²².

Les maîtres et les docteurs sont promus ensemble, deux fois par an, notamment quelques jours avant Pâques et un peu après la Saint-Michel.

Shakespeare's Europe [...], éd. cit., p. 310-311.

²² Ovide, *Amores*, II, 9b, 41. Moryson traduit : « *Thou Foole, what may sleepe seeme to thee ? It cold deaths Image seemes to me* ».

4 octobre 1764, après avoir dîné avec ses amis Neitschütz, O'Grady et quelques Allemands.

J'allai ensuite rendre visite au professeur Gottsched, un des les plus distingués de ce pays. C'est lui qui a restitué son lustre à la langue allemande²³, dont il a donné une excellente grammaire. Il a également écrit plusieurs pièces, tant en vers qu'en prose. Je trouvai en lui un homme grand, imposant, avenant, avec l'aisance de manières d'un homme du monde. Il me reçut avec une parfaite politesse, bien que je ne lui eusse pas été recommandé. Nous parlâmes de l'Écosse, de sa langue et de sa différence entre elle et l'anglais. Je lui mentionnai mon projet d'un dictionnaire écossais et lui promis de lui en montrer un échantillon²⁴. Il me dit que la préface de Johnson à son *Dictionary* était un des meilleurs textes qu'il eût jamais lus. « Il connaît le sujet à fond », me dit-il. Il me conseilla de présenter mes respects à M. Bel, professeur de poésie²⁵, ce que je fis, et trouvai en lui un Hongrois plein d'entrain, avec un rien de manières françaises. Il avait une excellente bibliothèque. J'aurais dû mentionner qu'il ne nous fallut que quelques minutes pour que Gottsched et moi nous nous trouvions tout à fait à l'aise ensemble, et je le fus de même avec ses livres. Bel et lui me promirent tous deux de me servir autant qu'ils le pourraient pendant mon séjour ici.

Vendredi 5 octobre. À dix heures, j'allai avec Bel voir la bibliothèque de l'université. Elle se trouve en une grande et vieille salle qui fut autrefois le cloître Sancti Paulini. Il fut confisqué lors de la Réforme. Un vieux moine, personnage vénérable, ne voulut pas sortir. Il dit qu'il y avait vécu toute sa vie et qu'on devait seulement le laisser mourir en paix dans son couvent. Sa requête fut agréée, et il fut entretenu là jusqu'au jour de sa mort. La bibliothèque conserve son effigie. Il y a là un très grand nombre de collections de livres classés selon leurs sujets. On y voit aussi de nombreux portraits d'érudits. Chaque professeur était tenu de laisser son portrait à la bibliothèque. Je me trouvais dans un vrai état d'esprit classique, presque *doctus*. Je décidai d'accroître le nombre de mes livres ; je décidai d'avoir une noble bibliothèque à Auchinleck. Je vis là un volume de lettres manuscrites originales de fameux savants d'Allemagne. Je vis la Bible de Luther, dans laquelle ne se trouve pas le vers de saint Jacques qui dit que les

23 F.A. Pottle fait observer qu'en 1764 la génération de Goethe-Schiller n'est pas encore arrivée à maturité et que Klopstock vivait à Copenhague, Lessing à Breslau, loin donc de l'itinéraire de Boswell.

24 Ce projet n'aboutira pas. Mais en 1769 Boswell en soumet un échantillon à Samuel Johnson, qui l'encourage à poursuivre (*Life of Samuel Johnson*, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. II, p. 91-92).

25 Charles-André Bel (1717-1782), professeur et bibliothécaire à l'université de Leipzig, auteur d'ouvrages sur l'histoire et la littérature.

trois qui porteront témoignage au ciel ne sont qu'un²⁶. Bel donna mon nom à Gellert, un professeur d'ici, qui me fixa rendez-vous à trois heures. Je dînai avec Neitschütz, O'Grady, etc., et nous étions tous très joyeux. Je deviens chaque jour plus robuste et moins sujet à me laisser abattre par de petits détails. J'ai vu le temps où un dîner m'aurait retourné. Maintenant, je le défie.

À trois heures, j'allai voir Gellert. On l'appelle le Gay²⁷ de l'Allemagne. Il a composé des fables et de petits ouvrages dramatiques. Je ne trouvai en lui qu'une pauvre créature malade. Il me dit qu'il avait été vingt ans hypocondriaque, que pendant une partie de sa vie, il pensait chaque nuit mourir et que chaque matin il écrivait une fable. Il me dit : « Ma poésie s'en va. Mon esprit a perdu sa vigueur ». Il parlait un mauvais latin et un français plus mauvais encore ; aussi je m'entendis comme je pus avec lui en allemand.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953, p. 122-123.

James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel

14 août 1764

À Wolffenbüttel, qui n'est pas une mauvaise ville, nous vîmes le palais, ancienne résidence des ducs. Nous vîmes la noble bibliothèque. La salle est une spacieuse rotonde et contient 10 800 livres et 5 000 manuscrits. La bibliothèque fut fondée par le duc Antoine Ulrich²⁸, arrière grand-père du présent duc. Son catalogue compte quatre gros volumes in-quarto, écrits de sa propre main. Il a aussi inscrit les titres au dos des manuscrits et de nombreux livres. C'était un homme de savoir, dans le goût de ce temps, et il a laissé un traité du jeu d'échecs et quelques autres œuvres. Nous vîmes là l'encrier de corne que Luther jetait à la tête du diable quand il se montrait à lui²⁹. Il le lui lançait avec une telle force que l'encrier, qui est en plomb, présente une profonde fêlure et qu'il est très cabossé. Une très juste image du tempérament extravagant de ce réformateur.

²⁶ En fait, Jean, I, 5-7, la fameuse *Comma Johanninum* ; considérée aujourd'hui comme une interpolation, elle n'est pas retenue dans l'édition révisée (note F. A. Pottle, *Boswell on the Grand Tour* [...], éd. cit.).

²⁷ John Gay (1685-1732) auteur dramatique à qui on doit notamment le *Beggar's Opera*. Christian-Furchtegott Gellert (1715-1769), poète et fabuliste, représentant de l'esprit philosophique de l'*Aufklärung*.

²⁸ Duc de Wurtemberg, mort en 1714.

²⁹ Luther jeta une nuit son encrier à la tête du diable qui le narguait alors qu'il traduisait la Bible : l'apparition maléfique se dissipa. Reste la tache, qu'on renouvelle, relique vénérée à Wittenberg (et à Cobourg...). Voir Ivan Gobry, *Martin Luther*, Paris, La Table ronde, 1991, p. 194-195.

Nous allâmes ensuite à Salzdahlum³⁰, où nous vîmes le jardin où se trouve un Parnasse entouré des neuf Muses, assez médiocre. Mais le palais est noble, renferme une galerie de tableaux qui contient beaucoup d'œuvres de valeur et une galerie de porcelaines de Chine, la plus belle chose du genre que j'ai jamais vue. La porcelaine est magnifique et présentée avec un goût excellent.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. cit., p. 61.

James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien

Bien qu'il fasse parfois état de la séduction exercée sur lui par le catholicisme romain, Boswell reste attaché à l'Église anglicane et, malgré l'admiration vouée au Réformateur, n'approuve pas sa violence.

Dessau, 30 septembre

298

Après les joyeuses fatigues du bal, je me levai à six heures, pris six chevaux de poste et nous roulâmes pendant quatre milles d'Allemagne pour aller à Wittenberg, en Saxe. Je découvris une vieille ville tristement ruinée par la dernière guerre³¹. Je vis le couvent où vécut Luther et me rendis à la vieille église où il commença de prêcher la Réforme. Elle s'était malheureusement écroulée sous les bombardements. Mais la tombe de Luther est restée intacte comme celle de Melanchthon, juste en face. Il ne reste d'elles que deux grandes plaques de métal fixées au sol, avec des inscriptions en relief.

Martini Lutheri S. Theologiae D. Corpus H.L.S.E.
Qui An. Christi MDXLVI. XII. Cal. Martii Eyslebi in Patria S.
M.O.C.V. Ann. LXIII. M.II. D.X.

Philippi Melanchthonis S.V. Corpus H.L.S.E.
Qui An. Christi MDLX. XIII. Cal. Maii in Hac Urbe
M.O.C.V. Ann. LXIII. M.II. D.II³².

³⁰ Résidence d'été favorite des ducs de Brunswick.

³¹ Au cours de l'attaque autrichienne de 1760, qui détruisit notamment les portes en bois où avaient été affichées les thèses de Luther en 1517. Mais E. S. Bates souligne qu'à la fin du XVI^e siècle, si elle restait un lieu de pèlerinage pour les protestants, n'y vivaient plus à demeure que des étudiants, des prostituées et des porcs (*Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 121).

³² « Ci-gît Martin Luther, Docteur en théologie, mort à Eisleben, son lieu de naissance, le 18 février 1546, âgé de soixante-trois ans, deux mois et dix jours » (Boswell transcrit correctement, mais Luther mourut à soixante-deux ans et trois mois). « Ci-gît Philippe Melanchthon, homme de sainte vie, mort en cette ville le 19 avril 1560, âgé de soixante-trois ans, deux mois et deux jours » (« M.O.C.V. » : *mortem obiit cum vixisset*).

J'étais vraiment d'humeur grave, et une idée agréable et très curieuse se présenta : écrire à M. Samuel Johnson depuis la tombe de Melanchthon. La femme qui faisait visiter l'église était une bonne femme obligeante et me donna très volontiers une plume et un encrier. Afin que mon papier puisse littéralement reposer sur la tombe, ou plutôt la simple épitaphe de cet homme grand et bon, je me couchai et écrivis dans cette position. La brave femme et quelques autres simples personnes s'assemblèrent pour me considérer avec étonnement. J'ose dire qu'ils me croyaient un peu fou. Les tombeaux ont toujours été le séjour privilégié de mortels égarés et moroses. Je ne parlai pas de cette tête brûlée de Luther. Je mentionnai seulement le doux Melanchthon et c'est devant ce tombeau que je vouai à M. Johnson un attachement éternel. Il sera sûrement satisfait de cette lettre³³. Je ne l'enverrai pas avant d'avoir reçu une réponse favorable à mes deux dernières lettres. C'est réellement une excellente idée. La lettre doit être une relique de valeur.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. cit., p. 110-111.

LIEUX

Montaigne à Augsbourg

Comme venait de le faire le cosmographe Münzer, Montaigne voit dans Augsbourg la plus belle ville d'Allemagne. Elle tirait son nom de sa fondation par Auguste et l'histoire récente lui avait donné un grand éclat, par les débats religieux dont elle avait été le théâtre jusqu'à la « paix d'Augsbourg » qui, en 1555, définissait le partage de l'Allemagne entre les deux confessions rivales. Augsbourg était, par ailleurs, le berceau de la puissante famille des Fugger, banquiers qui avaient droit de battre monnaie et avaient accompli une œuvre considérable de bâtisseurs ; Montaigne les saluera à nouveau à Trente comme « des citoyens qui ont obligé les villes de leur naissance ».

Les maisons des Fugger

Le lundi nous fûmes voir en l'église Notre-Dame la pompe des noces d'une riche fille de la ville, et laide, avec un facteur des Fugger, Vénitien : nous n'y vîmes nulle belle femme. Les Fugger, qui sont plusieurs, et tous très riches, tiennent les principaux rangs de cette ville-là. Nous vîmes aussi deux salles en leur maison : l'une haute, grande, pavée de marbre ; l'autre basse, riche de médailles antiques et modernes, avec une chambrette au bout. Ce sont des plus riches pièces que j'aie jamais vues. Nous vîmes aussi la danse de cette assemblée : ce ne furent

³³ Boswell ne la lui enverra qu'en 1777 : c'était une de ses lubies que d'écrire à ses amis depuis un lieu sacré ou prestigieux.

qu'Allemandes. Ils les rompent à chaque bout de champ, et ramènent seoir les dames qui sont assises en des bancs qui sont par les côtés de la salle, à deux rangs, couverts de drap rouge : eux ne se mêlent pas à elles. Après avoir fait une petite pause, ils les vont reprendre : ils baisent leurs mains, les dames les reçoivent sans baiser les leurs, et puis leur mettant la main sous l'aisselle, les embrassent et joignent les joues par le côté, et les dames leur mettent la main droite sur l'épaule. Ils dansent et les entretiennent, tous découverts, et non fort richement vêtus.

300 Nous vîmes d'autres maisons de ces Fugger en autres endroits de la ville, qui leur est tenue de tant de dépenses qu'ils emploient à l'embellir : ce sont maisons de plaisir pour l'été. En l'une nous vîmes un horloge qui se remue au mouvement de l'eau qui lui sert de contrepoids. Là même deux grands gardoirs de poissons, couverts, de vingt pas en carré, pleins de poisson. Par tous les quatre côtés de chaque gardoir, il y a plusieurs petits tuyaux, les uns droits, les autres courbés contremont : par tous ces tuyaux, l'eau se verse très plaisamment dans ces gardoirs, les uns envoyant l'eau de droit fil, les autres s'élançant contremont à la hauteur d'une pique. Entre ces deux gardoirs, il y a place de dix pas de large planchée d'ais ; au travers de ces ais il y a force petites pointes d'airain qui ne se voient pas. Cependant que les dames sont amusées à voir jouer ce poisson, on ne fait que lâcher quelque ressort : soudain toutes ces pointes élancent de l'eau menue et roide jusqu'à la tête d'un homme, et remplissent les cotillons des dames et leurs cuisses de cette fraîcheur. En un autre endroit où il y a un tuyau de fontaine plaisante, pendant que vous la regardez, qui veut vous ouvrir le passage à des petits tuyaux imperceptibles qui vous jettent de cent lieux l'eau au visage à petits filets, et là il y a ce mot latin : *Quaesisti nugas, nugis gaudeto repertis*³⁴. Il y a aussi une volière de vingt pas en carré, de douze ou quinze pieds de haut, fermée partout d'archal bien noué et entrelacé ; au-dedans dix ou douze sapins, et une fontaine ; tout cela est plein d'oiseaux. Nous y vîmes des pigeons de Pologne³⁵ qu'ils appellent *d'Inde*, que j'ai vus ailleurs : ils sont gros, et ont le bec comme une perdrix. Nous vîmes aussi le ménage d'un jardinier qui, prévoyant l'orage des froidures, avait transporté en une petite logette couverte, force artichauts, choux, laitues, épinards, chicorée et autres herbes qu'il avait cueillies, comme pour les manger sur-le-champ ; et leur mettant le pied dans certaine terre, espérait les conserver bonnes et fraîches deux ou trois mois. Et, de vrai, lors il avait cent artichauts nullement flétris, et si les avait cueillis il y avait plus de six semaines. Nous vîmes aussi un instrument de plomb courbe, ouvert de deux côtés et percé. [Si,] l'ayant une fois rempli d'eau, tenant les deux trous en haut, on vient tout soudain et dextrement à le renverser, si que l'un bout boit

34 Tu cherchais des bagatelles : en voici, réjouis-toi.

35 Des dindons.

dans un vaisseau plein d'eau, l'autre dégoutte au-dehors : ayant acheminé cet écoulement, il advient pour éviter le vide, que l'eau remplit toujours le canal et dégoutte sans cesse. Les armes des Fugger, c'est un écu mi-parti : à gauche, une fleur de lis d'azur en champ d'or ; à droite une fleur de lis d'or à champ d'azur, que l'empereur Charles V leur a données en les anoblissant³⁶.

Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, 17 octobre 1580, Roma/
Paris, Chez Le Jay, 1774.

La porte d'Augsbourg

Le mardi, par une singulière courtoisie des seigneurs de la ville, nous fûmes voir une fausse porte qui est en ladite ville, par laquelle on reçoit à toutes heures de la nuit quiconque y veut entrer soit à pied, soit à cheval, pourvu qu'il dise son nom, et à qui il a son adresse dans la ville, ou le nom de l'hôtellerie qu'il cherche. Deux hommes fidèles, gagés de la ville, président à cette entrée. Les gens de cheval payent deux batz pour entrer, et les gens de pied un. La porte qui répond au dehors, est une porte revêtue de fer : à côté, il y a une pièce de fer qui tient à une chaîne, laquelle pièce de fer on tire. Cette chaîne, par un fort long chemin et force détours, répond à la chambre de l'un de ces portiers, qui est fort haute, et bat une clochette. Le portier, de son lit, en chemise, par certain engin qu'il retire et avance, ouvre cette première porte à plus de cent bons pas de sa chambre. Celui qui est entré se trouve dans un pont de quarante pas ou environ, tout couvert, qui est au-dessus du fossé de la ville ; le long de ce pont est un canal de bois, le long duquel se meuvent les engins qui vont ouvrir cette première porte, laquelle tout soudain est refermée sur ceux qui sont entrés. Quand ce pont est passé, on se trouve dans une petite place où on parle à ce premier portier, et dit-on son nom et son adresse. Cela ouï, cetui-ci, à tout une clochette, avertit son compagnon qui est logé un étage au-dessous en ce portail, où il y a grand logis ; celui-ci avec un ressort, qui est en une galerie joignant sa chambre, ouvre en premier lieu une petite barrière de fer, et après, avec une grande roue, hausse le pont-levis, sans que de tous ces mouvements on en puisse rien apercevoir : car ils se conduisent par l'épais du mur et des portes, et soudain tout cela se referme avec un grand tintamarre. Après le pont, il s'ouvre une grande porte, fort épaisse, qui est de bois et renforcée de plusieurs grandes lames de fer. L'étranger se trouve en une salle, et ne voit en tout son chemin nul à qui parler. Après qu'il est là enfermé, on vient à lui ouvrir une autre pareille porte ; il entre dans une seconde salle où il y a de la lumière : là il trouve un vaisseau

³⁶ Ils lui avaient servi de banquiers, comme ils l'avaient fait avec l'empereur Maximilien.

d'airain qui pend en bas par une chaîne ; il met là l'argent qu'il doit pour son passage. Cet argent se monte à mont par le portier : s'il n'est content, il le laisse là tremper jusqu'au lendemain ; s'il est satisfait, selon la coutume, il lui ouvre de même façon encore une grosse porte pareille aux autres, qui se clôt soudain qu'il est passé, et le voilà dans la ville. C'est une des plus artificielles choses qui se puisse voir. La reine d'Angleterre a envoyé un ambassadeur exprès pour prier la seigneurie de découvrir l'usage de ces engins : ils disent qu'ils l'en refusèrent. Sous ce portail, il y a une grande cave à loger cinq cents chevaux à couvert pour recevoir secours ou envoyer à la guerre sans le su du commun de la ville.

Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, 18 octobre 1580, *op. cit.*

Séjournant à Augsbourg en 1729, Montesquieu se montre beaucoup moins admiratif devant ce prodige technique : « J'ai vu la Porte Secrète. C'est une porte par laquelle les bourgeois (ou tout autre qui a un billet du Magistrat) entrent et sortent la nuit, à toute heure, en payant 8 ou 10 kreutzer. Il y en a plusieurs, et elles s'ouvrent par un art que les Allemands croient magique, parce qu'il leur semble que la porte s'ouvre toute seule. C'est un bras de fer attaché à la porte avec un autre bras, en haut, et qu'on tourne ». Et s'il daigne mentionner le « pont qui se baisse et s'élève, sans qu'il paraisse que personne le fasse remuer », c'est pour conclure : « Ces choses sont bonnes pour des Allemands, qui aiment fort les choses secrètes » (*Voyage de Gratz à La Haye*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I, p. 816-817).

302

Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach

Descendant le cours du Rhin en 1608, Coryat rencontre après Mayence la petite ville de Bingen et entreprend de raconter trois de ses *memorabilia* : la mort de Drusus, la religieuse bénédictine Hildegarde, qui y vivait vers l'an 1180, et un étrange accident, dont il parle d'après Münster, ainsi qu'un peu plus en aval, une curieuse coutume trouvée chez le même auteur.

C'est un accident si rare et si merveilleux que je n'ai jamais rien lu ou entendu dire de pareil. Voilà pourquoi je veux le rapporter ici sur la foi de Münster³⁷ pour un des plus notables exemples de la justice de Dieu qui ait jamais été dans tout le monde depuis le jour de sa création. Il advint qu'en 914 il y eut une extrême famine en Allemagne, alors que régnait l'empereur surnommé Otto le Grand et qu'un certain Hatto, autrefois abbé de Fulda, était archevêque de Mayence, trente-deuxième évêque après Crescentius et treizième archevêque après saint Boniface. Au temps de la grande famine dont nous avons parlé, quand ce Hatto vit les pauvres gens de la région extrêmement affligés par la famine, il en rassembla une grande quantité dans une grange et, tel un maudit

³⁷ Münster, *La Cosmographie universelle*, Bâle, H. Pierre, 1556, p. 297-298.

calife impitoyable, brûla ces pauvres innocents, qui étaient si loin de se douter d'un tel traitement qu'ils espéraient plutôt que de telles mains leur seraient venus réconfort et soulagement.

La raison qui mut le prélat à commettre cette exécrable impiété était qu'il pensait que la famine cesserait plus tôt si ces mendiants improductifs, qui consommaient plus de pain qu'ils ne méritaient d'en manger, étaient dépêchés du monde : il disait en effet que ces pauvres gens étaient comme des souris, bonnes à rien d'autre qu'à dévorer du grain. Mais Dieu le Tout-puissant, juste vengeur de la cause des pauvres gens, ne souffrit pas longtemps que cette haineuse tyrannie, ce très détestable fait restât impuni, car il réunit une armée de souris contre l'archevêque, et les envoya le persécuter comme ses furieux Alastors³⁸, si bien qu'elles l'assaillaient jour et nuit sans lui permettre de se reposer nulle part. Sur quoi le prélat, pensant qu'il pourrait se mettre hors d'atteinte des souris s'il se trouvait dans une certaine tour sur le Rhin non loin de la ville, se rendit lui-même dans ladite tour pour en faire un sanctuaire et refuge assuré contre ses ennemis, et s'y enferma. Mais les innombrables troupes de souris lui donnaient continuellement une chasse acharnée et nagèrent vers lui à la surface de l'eau pour exécuter le juste jugement de Dieu, si bien qu'il fut à la fin dévoré par ces stupides créatures, qui le poursuivirent d'une si âpre hostilité qu'on rapporte qu'après avoir dévoré son corps, elles grattèrent et rongèrent sur les murs et tapisseries son nom qui s'y trouvait écrit. Voilà pourquoi on montre à toutes les générations qui ont suivi et aujourd'hui encore la tour où il a été mangé par les souris comme un monument perpétuel de la tyrannie barbare et inhumaine de ce prélat impie. Elle se trouve sur une petite île au milieu du Rhin près de la ville de Bingen et on l'appelle ordinairement la Tour des souris.

[...] On peut observer une étrange coutume en Allemagne quand on va en bateau de Mayence à Cologne, et également entre Cologne et le rivage des Pays-Bas. Lorsque son tour arrive, chaque homme, qu'il soit pauvre ou riche, est tenu de travailler dur, sauf s'il parvient à se racheter par amitié ou grâce à une petite somme d'argent. Car l'usage est que les passagers doivent s'employer eux-mêmes avec les avirons et ramer *alternis vicibus*, par couples. De sorte que le patron du bateau (qui selon moi devrait honnêtement le faire lui-même) ne rame que lorsque vient son tour. J'avoue que l'exercice convient très bien à l'homme pour se divertir et maintenir en santé. Mais s'y trouver contraint par voie de stricte nécessité alors qu'on a bien payé pour son passage, voilà qui ne me répugne pas petitement.

³⁸ Un des quatre cavaliers de Pluton, et figure de la divinité poursuivant le crime.

La prochaine ville à octroi à laquelle nous arrivâmes s'appelle Bacharach, qui appartient au comte palatin du Rhin et se trouve elle aussi sur la rive gauche du fleuve, un lieu aussi fameux en Allemagne pour ses vins généreux de la colline de Fürstenberg près de là que la Valteline dans le pays des Grisons³⁹, de Falerne en Campanie ou de Chio en Grèce. Son nom semble indiquer une ville de grande antiquité, édifiée au temps des Gentils. Certains le font dériver de *quasi Bacchi ara*, l'autel de Bacchus, parce que Bacchus, ce dieu ivre, a érigé pour lui ses autels en ce lieu au temps des païens idolâtres. D'autres le font dériver de Bacchus seulement, qui signifie le vin, en raison de la figure rhétorique appelée métonymie. La raison de cette étymologie est que la ville produit des vins excellents, comme je l'ai déjà dit. Elle est de religion protestante.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 90-91 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 571-574.

304

John Taylor : Prague

Le voyageur y arrive le 7 septembre 1620 et y passe vingt jours.

La ville de Prague est presque bâtie en rond, partagée en deux par la Moldava, sur laquelle est un très beau pont, de plus de six cents pas environ, et à chaque extrémité une forte porte de pierre : on dit qu'elle compte 150 églises et chapelles, dont le plus grand nombre est catholique, avec de nombreuses chapelles dédiées à divers saints. J'ai assisté à quatre sortes d'offices, à savoir de bons sermons chez les protestants, la messe avec les papistes, un prêche luthérien et la synagogue des Juifs, où je suis allé par pure curiosité, et aux autres pour mon édification. Les Juifs à Prague sont en si grand nombre, qu'on les évalue, hommes et femmes, entre 50 et 60 000. Tous vivent de courtage et d'usure sur les chrétiens, et sont très riches d'argent et de bijoux, si bien qu'on peut en trouver dix ou douze évalués à 20, 30 et 40 000 livres chaque ; et toutefois ces esclaves vont si misérablement vêtus que quinze d'entre eux ne méritent pas d'être pendus pour toute leur garde-cordes⁴⁰.

Le château où le roi⁴¹ et la reine tiennent leur cour est un édifice magnifique et somptueux, de forte assise, sur une colline, et si bien fortifié par la nature

39 Coryat a évoqué plus haut (*Coryat's Crudities*, *op. cit.*, p. 356-357) ses vins transportés à dos de cheval en raison de l'étroitesse des chemins.

40 *Ward-ropes* : mot forgé sur *ward-robe*, garde-robe.

41 Ferdinand de Habsbourg, roi de Bohême depuis 1617, venait de succéder à l'Empire à son cousin Mathias II.

et par l'art qu'il tient comme il lui plaît la ville à son commandement⁴² ; il est beaucoup plus spacieux en salles de réception en jardins et en vergers que la Tour de Londres. J'y allai quotidiennement, vingt jours durant. Il était embelli par la présence d'un gracieux couple royal, honorablement escorté par une élégante suite de seigneurs et de dames et de gentilshommes de Hollande et de Bohême, et une foule d'étrangers s'y divertissaient en toute liberté et générosité. Je devrai toujours reconnaître avec une humble reconnaissance les bontés qu'ont eues pour moi leurs Royales Majestés, dont la faveur (que je n'avais en rien méritée) me fut utile aussi bien en leur royaume que lors de mon fastidieux voyage de retour. En outre, j'ai vu là, et tenu en mes bras le prince Robert, leur fils cadet, qui y était né le 16 décembre dernier : un garçon aussi gracieux que je vis de son âge, que je prie Dieu de bénir, pour sa gloire et le réconfort et la joie de ses parents.

Suivent seize vers à la louange du prince.

Par suite des guerres, la ville de Prague accueille trois fois le nombre de ses habitants et néanmoins les victuailles y sont en telle abondance que six hommes ne pourraient pas manger trois demi-pence de pain. J'achetai au marché une oie grasse bien rôtie pour la valeur de neuf pence, et dînai avec mon frère chez un rôtisseur de très bonne viande rôtie, de pain et de beurre, à satiété, pour cinq pence. On achète ici une bonne dinde pour deux shillings, et je ne vis jamais pareille provision de poisson frais, car en un seul jour de marché, j'ai compté à Prague, outre les autres poissons, 2 000 carpes qui, à Londres, sont à cinq shillings pièce et se vendaient ici à huit et dix pence au plus⁴³, de sorte qu'un de leurs marchés au poisson frais valait au moins cinq à six cents livres. Quant à toutes les variétés de gibier d'eau, ils en avaient à satiété ; en plus leurs fruits y sont en telle abondance que j'achetai un panier de raisin de la quantité d'un demi boisseau pour un penny un quart, et pour le même prix plein mon chapeau de pêches ; j'ai acheté un boisseau de concombres marinés pour trois pence et des cantaloups, ils en ont jeté en un jour cinq ou six charrettes à leurs cochons.

All the Works of John Taylor [...], London, For James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1975, p. 96-97.

42 Moryson, qui visita la ville une trentaine d'années plus tôt, juge au contraire ces fortifications peu efficaces, les rues sales, les maisons sans grâce et, pour l'essentiel, construites en bois grossier et en argile. Si la ville n'a pas été substantiellement embellie dans l'intervalle, peut-être le regard du *waterpoet* a-t-il été altéré par les faveurs qu'il se flatte d'y avoir reçues.

43 Un shilling valait douze pence.

Sans aller jusqu'à la haine obsessive manifestée par Taylor (voir Prague et Hambourg, p. 304 et 310), Moryson exprime à l'égard des Juifs des préventions très répandues chez ses compatriotes⁴⁴ (les Juifs sont alors interdits de séjour en Angleterre). Il n'en porte pas moins sur eux un regard précis, à son habitude, comme le manifeste le chapitre VI de *Shakespeare's Europe*, « A general and briefe discourse of the Jewes and Greekes » ; peu intéressant sur le compte de ces derniers, son propos est riche d'observations sur les Juifs d'Allemagne et d'Italie (*An Itinerary [...]*, London, John Beale, 1617, p. 487-495). Nous extrayons ici les lignes relatives au *ghetto* de Prague, une ville dans la ville, dont ils détiennent les clefs, et que le voyageur connaît bien.

306

Quand je traversai la Bohême, je vis à Prague la petite cité dont j'ai parlé, pourvue de portes, permise aux juifs pour leur résidence, avec pleine liberté de culte pour toutes les religions. J'eus l'occasion (sans même me découvrir pour communiquer avec eux par la plus mince marque extérieure de respect) de voir non seulement les cérémonies des hussites, luthériens, papistes (et notamment des jésuites), mais aussi de m'entretenir librement avec les juifs et d'entrer dans leurs synagogues à l'heure de l'office. Cinq cents juifs environ habitent cette petite ville, un nombre qui peut souvent augmenter ou diminuer car ils ont l'occasion de passer d'une ville à l'autre pour leurs affaires. La loi oblige les hommes à porter un chapeau rouge⁴⁵ ou un bonnet, et les femmes un vêtement de la même couleur, presque sang, rappelant qu'ils ont versé le sang du Christ ; mais elles peuvent avec argent obtenir dispense de cette obligation ; néanmoins, de même que les hommes se reconnaissent aux signes distinctifs de leurs chapeaux, les femmes le font par leurs vêtements et leurs mains teintes (à la manière de la Turquie) d'une couleur comme du safran. Ainsi la longue servitude et dispersion des juifs est partout manifeste aux chrétiens comme un spectacle redoutable et à eux comme le rappel quotidien de la malédiction divine jetée sur eux. Ils ont à Prague les privilèges de citoyens, mais ils les achètent et entretiennent par des redevances importantes et continuelles imposées par le pape ou par un large don gratuit fait à l'empereur, qu'ils pourvoient d'argent en toutes occasions. En outre ils vivent grandement méprisés, n'entendant des gens que des reproches, traités par eux en chiens plutôt qu'en hommes, ce que l'appât du gain leur fait supporter, même s'ils pouvaient aller en Italie pour y vivre mieux, et où le Diable lui-même par le flot d'argent qu'il apporte peut être bien venu et révééré.

44 Ils n'en ont pas le monopole. À Trente, Barthélemy Sastrow voit « le tombeau de l'enfant Siméon, l'innocente victime des Juifs » (*Mémoires*, trad. Edouard Fick, Genève, impr. de J. G. Fich, 1886, t. I, p. 43. Voir la note, t. II, p. 177-178). Le meurtre d'un enfant de deux ans (1475) y avait été faussement attribué aux Juifs ; l'enfant fut canonisé en 1588.

45 Sauf à Rome, par suite, dit-on, de la bévue d'un cardinal myope qui prit l'un d'eux pour un confrère ; ils y furent, depuis, astreints au jaune (voir E. S. Bates, *Touring in 1600, op. cit.*, p. 139).

À Prague, beaucoup de familles vivent serrées ensemble dans une petite maison, ce qui fait que non seulement leurs maisons mais leurs rues sont très malodorantes, et que leur cité ressemble à un tas de fumier. Ils mangent aussi continuellement des oignons et de l'ail, de sorte que qui veut pénétrer dans leur cité ou converser avec l'un d'eux doit d'abord rompre son jeûne et avoir dans la main quelque bon parfum. Ils ne mangent l'arrière-train d'aucune bête, en souvenir de la cuisse paralysée de Jacob⁴⁶, de sorte qu'à la maison comme en voyage, ils tuent et apprêtent eux-mêmes leur viande. Dans cette cité, ils ont le droit de choisir parmi eux quatre juges par an, pour les administrer et arbitrer les procès entre eux ; mais dans une cause opposant un chrétien et un juif, ils sont soumis à un magistrat chrétien. L'autorité du prêtre ou premier rabbin est très grande chez eux. Ils punissent l'adultère en le tenant toute une journée debout dans l'eau jusqu'au menton, le vol par la restitution et compensation des dommages, mais ils ignorent le meurtre. Ils n'ont pas d'esclaves nés ainsi ou achetés, mais selon l'usage des chrétiens, les pauvres servent les riches pour un salaire annuel. Seuls les plus riches font des testaments écrits, les autres les font verbaux et si quelqu'un meurt intestat, ses enfants mâles se partagent ses biens et doivent pourvoir à l'entretien de leurs sœurs, pour lesquelles aucun douaire n'est prévu. Ils prennent des usures si oppressives qu'il semble étonnant qu'un juge puisse leur permettre de dévorer des chrétiens. D'un gage d'or ou d'argent, ils prennent le quart, et sur un habit ou un objet mis en gage, la moitié du capital pour intérêt, et jamais ne prêtent sans gages. Et même, alors que la loi allemande n'autorise qu'un taux de cinq pour cent par an, beaucoup de chrétiens étaient si méchants qu'ils détournaient l'ancien usage en s'accordant avec un pauvre prête-nom juif, qui leur apportait les gages et l'argent quand il était rendu ; ils donnaient alors au juif une partie du profit et gardaient pour eux le reste. Lors de mon séjour à Prague, il n'y avait pas de mariages juifs, car ils s'en absteaient pendant les sept semaines où ils célébraient la mémoire d'un grand rabbin mort de vieillesse et ensuite pour une autre fête en mémoire de la loi donnée à Moïse. Mais les juifs et les chrétiens me racontèrent que chez eux, la fiancée se tenait dans la synagogue sous un riche drap d'apparat et s'engageait envers son époux dans les mains du rabbin, le confirmait en acceptant un anneau et passait le reste du jour à festoyer et à danser, les portes étant ouvertes pour tout juif ou chrétien désireux d'entrer, permettant que l'on s'enlace pendant la danse, mais sans se donner de baisers. Ils admettent le divorce pour les cas de stérilité, et nombreuses autres raisons, même la plus mince si les deux parties y consentent. Pour éviter la fornication, on marie les jeunes filles à onze ou douze ans et les jeunes gens à quinze ou seize, et s'ils n'ont pas d'enfants la première

46 Épisode final du combat avec l'ange (Genèse, xxxii, 25).

ou la deuxième année, l'amour est remplacé par de continuels reproches entre eux-mêmes et leurs parents.

Sur leurs funérailles. Chaque vendredi, veille de leur sabbat, les juifs de Turquie se couchent et se flagellent sur les tombes de leurs amis défunts. En général, on peut voir que depuis la mort de Notre Seigneur, les juifs ont rejeté chaque jour davantage les superstitions attachées au deuil et aux fêtes et cérémonies en mémoire de leurs défunts. Ils en sont venus à tenir maintenant un livre des noms des défunts et trois fois l'an lisent publiquement dans la synagogue les noms de ceux qui sont décédés dans l'année et prient Dieu pour qu'il les reçoive au Paradis. Contrairement aux règles du deuil dans les Écritures, ils en sont venus à déchirer leurs vêtements, à ne pas manger pour un jour ou deux en leur maison, mais à l'extérieur, à s'abstenir de viande ou de vin (le sabbat excepté), de ne pas se laver, s'oindre ou coucher avec leurs femmes pendant sept jours, d'accompagner pieds nus le corps au tombeau, et de laisser pendant sept nuits une lampe allumée à la maison, sur la folle opinion que pendant ce temps l'âme y revient à la recherche du corps, et enfin (comme j'ai dit), de s'allonger et flageller chaque vendredi sur la sépulture du défunt. À Prague, les juifs lavent le corps du mort, l'enveloppent en un linceul et l'enterrent le jour même avant le coucher du soleil, appelant les gens aux funérailles par la voix d'un crieur qui passe par toutes les rues. Le corps étant conduit au tombeau, les jeunes gens psalmodient des chants écrits sur le mur d'enceinte de l'église, déplorant la condition mortelle des hommes, confessant que la mort est le plus juste châtement du péché ; ensuite le corps est mis au tombeau sans autre cérémonie que l'application sous la tête d'une motte de gazon. Puis ils retournent au même mur en psalmodiant un autre chant et en priant Dieu, pour l'amour d'Abraham, Isaac et Jacob, de ne pas permettre au démon de tuer les hommes et, par d'ardentes paroles, recommandent à ces patriarches l'affliction où se trouve leur postérité.

308

Quant à leur religion, j'ai observé qu'à Prague, tant aux portes de leurs maisons particulières qu'à celles de leurs synagogues, ils ont une prière fichée dans les piliers et dans les murs pour que Dieu les protège à l'entrée et à la sortie, et ils baisent ces poteaux et ces murs chaque fois qu'ils entrent ou sortent. Les juifs gardent également sur eux les Dix commandements écrits en un long fragment de parchemin, qu'ils portent autour de la tête, collé à l'intérieur de la couronne de leur chapeau, et aussi entortillé autour de leur bras gauche. Avant d'entrer sous le porche de la synagogue, ils disent quelques prières, se lavent également les mains, ayant, disposés à cet effet pour eux, des bassins d'eau et des serviettes, ce qui est leur préparation corporelle et spirituelle avant d'entrer. Les synagogues n'ont pas de cloches, mais on appelle les fidèles par la voix d'un crieur passant par toutes les rues. Pour chaque synagogue il y a vingt ou trente rabbins, recevant chacun environ quatre cents dollars comme traitement

annuel, avec un supérieur rétribué davantage, qui veille à l'éducation de leurs enfants et prêche la tête couverte, parfois en allemand, parfois en hébreu. Toute la Congrégation chante ensemble, chacun ayant un tissu de lin brodé sur les épaules, avec des franges à nœuds indiquant le nombre des Commandements (que je crus être leurs phylactères), de sorte qu'on ne pouvait distinguer le rabbin des autres, sinon par sa position à l'autel. Ils chantaient en une tonalité caverneuse, très bas au début, puis s'élevant par degrés, et parfois se déployant en un vrai grondement, et les fidèles répondaient au rabbin par des chants, inclinant parfois très bas la tête, secouant leurs derrières avec beaucoup de mots et de gestes ridicules. Leur office n'est pas très différent du nôtre (sauf qu'ils rejettent le Nouveau Testament), car il consiste en psaumes et deux leçons, la seconde tirée des Prophètes (que lit à la fin un garçon, car ils en font moins de cas que de la Loi). Au milieu de la synagogue est un petit édifice rond ouvert en haut, où est déposée la Loi, entortillée comme un rouleau entre deux bijoux d'argent. Et le matin, on ouvre le rouleau de la Loi et on l'élève pour le montrer aux fidèles, tous les hommes offrant de l'argent au Trésor avec grande émulation pour avoir l'honneur de le montrer quand on donne davantage. Et quand il était montré, les fidèles tournaient souvent leurs corps, avec diverses contenance folles, avant de se jeter au sol en pleurs et en clameurs, si bien que cela paraissait relever d'une cérémonie extérieure plutôt que de dévotion ou de passion intérieure. En priant ils ne s'agenouillent jamais, mais se penchent seulement en avant et n'ôtent jamais leurs chapeaux lors de leurs dévotions, ou quand ils entrent dans la synagogue ou en sortent. Le samedi, à l'occasion du sabbat, l'office continue du matin au soir, mais divers groupes sortent pour manger, dormir ou se rafraîchir à leur convenance, puis reviennent. Mais ce jour-là, aucun juif ne prépare un repas, n'achète ou ne vend, ne reçoit d'argent, même pour une dette insurmontable, ni ne paie aucun argent pour gagner quoi que ce soit. À la synagogue, les femmes ne se mêlent jamais avec les hommes, mais sous le même toit ont leur propre synagogue, avec une porte d'entrée, des fenêtres ou petites fentes dans le mur pour entendre les hommes chanter, mais elles-mêmes se contentent de lire ou de murmurer à voix basse ou de rester silencieuses.

Les juifs croient à la Résurrection de la chair. Ils nient la divinité en trois personnes, ne croient pas à la damnation éternelle mais assurent qu'au cours du temps, les plus méchants et les démons eux-mêmes seront sauvés après long repentir et châtement, l'enfer aboli et toutes les créatures restaurées en l'état où elles furent d'abord créées. Ils se flagellent eux-mêmes dans les synagogues, mais plus doucement que les papistes, se contentant d'user les baguettes sur les pierres ; quand ils ont enfreint la Loi, ils vont voir le rabbin pour qu'il leur impose un châtement, mais sans faire une confession circonstanciée du fait. Ils observent soigneusement leurs anciennes fêtes et leurs jeûnes, ne jeûnant pas la

nuit mais seulement à midi et sont très charitables en œuvres pies, surtout pour la rançon des juifs captifs.

Ils observent la fête de Pâques le 14^e jour de leur premier mois depuis la Création du soleil et de la lune, se contentant de manger du pain azyme huit jours durant, car ils tiennent pour contraire à la Loi de tuer un agneau pascal ou d'offrir un sacrifice ailleurs qu'à Jérusalem.

Moryson clôt son « discours of the Jewes » en évoquant la Circoncision : le rituel ne s'écarte guère de celui que Montaigne avait observé à Rome.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617.

John Taylor : Hambourg

310

Taylor vient de quitter Altona (fin août 1616).

Nous prîmes la direction de Hambourg ; j'avais remarqué en divers lieux d'Altona une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants, tous déformés, certains avec un seul œil, d'autres avec un bec-de-lièvre, un dos bossu, des pieds tournés en dehors, une moitié de nez, ou d'autres tares. Quand j'appris qu'ils étaient juifs, j'admirai en cela la pénétration du Juge suprême, qui avait permis à Nature de déformer les corps de ceux dont les vils esprits avaient été si déshérités par l'absence de la Grâce.

Mais en entrant le samedi dans la ville de Hambourg, je fus aussitôt conduit à la maison des Anglais, où je trouvai un hôte aimable, une honnête hôtesse, bonne compagnie, abondance de nourriture, plus encore de boisson, un cabaretier loyal et un agréable logis. Comme j'étais un étranger, je fus promu à table, lors du dîner, à la place d'honneur où, pour observer une vieille coutume, chacun fit de son mieux pour me fréquenter et donner la bienvenue.

Taylor découvre à cette occasion la fraternité de buveurs de bière qui réunit Anglais, Allemands et Hollandais.

Le dimanche, me rendant à l'église anglicane, je vis beaucoup de boutiques ouvertes, où se vendaient, achetaient, débitaient ou changeaient toutes sortes de produits, les rues bien fournies de pommes, poires, prunes, noix, raisin et de tout ce qu'un marché ordinaire peut offrir, comme si le sabbat n'était qu'une simple cérémonie non attachée à un Commandement. En quoi je notai que les juifs, avec toute leur exécrable superstition⁴⁷, sont plus dévots et observants

⁴⁷ Sur l'hostilité à l'égard des Juifs, voir *supra* J. Taylor à Prague (p. 304) et F. Moryson, « Les Juifs de Prague » (p. 306).

que ces camelots dans leur profession ; car le samedi (jour de leur sabbat) ils se détournent de toutes affaires humaines pour s'adonner contre la vraie religion à leur fausse et perfide croyance. Le sermon de l'église anglicane étant terminé, je me promenai l'après-midi avec un ami, habitant de la ville, pour voir et être vu. On avait placé à l'une des portes une forte garde de soldats avec mousquets, piques, hauberts et autres accoutrements de guerre. J'en demandai la cause et l'on me dit que c'était à cause de la construction de nouvelles buttes et remparts, qui étaient partiellement érigés hors de l'ancien mur. Quand j'aperçus ces fortifications, je fus stupéfait, car il est à peine croyable en raison du grand nombre d'hommes et de chevaux employés chaque jour à cet ouvrage. En outre, le chantier lui-même est si grand qu'il dépasse tout ce que je pourrais en dire, et je suppose qu'il s'avérera un rempart inexpugnable pour fortifier la ville de ce côté contre les tentatives d'invasion du plus grand monarque qui tenterait de l'attaquer.

Mais après avoir beaucoup musé, en continuant de marcher par les champs, j'épiaï quatre ou cinq jolies troupes de pudiques jeunes filles monter gentiment dans une maison louée à la municipalité à l'écart du chemin. C'étaient de magnifiques jeunes filles de 18 à 20 ans chacune, et bien qu'elles eussent une porte à fermer, sachant que leur ouvrage était naturel et nécessaire, elles s'assirent silencieusement comme d'amoureuses et obligeantes voisines. Puis ayant fait un tour ou deux, nous nous en retournâmes à la ville et entrâmes dans un grand jardin intra-muros, où quelques habitants de la ville tiraient sur une cible avec leurs mousquets pour des paris, d'autres jouant aux boules, ou au palet⁴⁸. D'autres dansaient devant un violoneux aveugle et sa traînée crasseuse et hydropique, pansue comme une vache, certains à un jeu, d'autres à un autre, la plupart buvant, et tous ivres, bien que ce fût un sabbat, qui aurait dû être entièrement consacré à Dieu ; mais par l'erreur de ces buveurs aux boyaux crevés, ils en faisaient un après midi consacré, ou plutôt exécré au service de l'enfer, pour la plus grande extension du royaume du Diable.

Taylor raconte ensuite plusieurs anecdotes criminelles : faits-divers, bourreaux, pendaisons.

Hambourg est une ville franche, non sujette à l'Empereur ou à un autre prince, mais seulement administrée par vingt-quatre bourgmestres, dont deux principaux, appelés Lords, conservent cette dignité depuis leur première élection pour toute la vie. Les maisons sont hautes et imposantes, construites sur un modèle uniforme ; elle est merveilleusement peuplée et les bateaux circulent sur l'eau par de nombreuses rues de la ville.

⁴⁸ *Shovel-board* : « a long board on which they play by sliding metal pieces at a mark » (S. Johnson, *Dictionary of English Language*, 1765, exemple emprunté par Johnson à Dryden).

Les églises sont pour la plupart splendidement mises en valeur, couvertes de cuivre, avec de très hautes flèches ; elles sont ornées à l'intérieur de crucifix, de sculptures et de tableaux, qu'ils conservent prudemment comme ornements, et non par une vaine et idolâtre adoration. Dans les églises de Saint-Jacob et Sainte Catherine, il y a dans l'une un pupitre d'albâtre et dans l'autre deux orgues qui, pour leur valeur et la qualité de l'exécution, n'ont pas leur pareille dans toute la Chrétienté, si l'on en croit la plupart des voyageurs.

Les femmes n'y sont pas des marchandes de mode, mais elles gardent selon leur état un même habit. Les plus riches portent une robe d'étoffe argentée⁴⁹ dont la partie supérieure est froncée et cousue à la manière d'un couvercle de pot anglais, avec une houppes au sommet, et posée ainsi sur la tête, et l'habit tombant sur la collerette ou le visage, comme il lui plaît, jusqu'en bas, si bien qu'un homme peut rencontrer sa propre femme sans peut-être la distinguer d'une autre.

312

Ils n'ont pas de porteurs pour porter leurs fardeaux, mais de grands filous à la carcasse solide qui, avec leurs femmes, tirent chaque jour leurs charrettes par toute la ville, avec des marchandises ou pour d'autres tâches. On dit que ces tireurs de charrettes passent pour être les plus riches de la ville, avec pour leurs enfants des nourrices qu'ils appellent *Ams*, si bien que s'il leur arrive de manquer de nourrice, ils maudissent leurs camarades parce qu'ils n'ont pas trouvé assez de filles mères pour subvenir à leurs besoins.

Mais si un homme de quelque apparence a le malheur de s'égarer dans une maison de prostitution, pendant qu'il s'y trouve avec sa femme à tout faire⁵⁰, une autre des putains ira chez le shérif (qu'ils appellent *Righthere*) pour l'informer qu'un tel est dans telle maison suspecte. Sa sortie est étroitement surveillée, on le prend et l'amène devant le Right-heere, qui l'interroge ; s'il est un homme de crédit, il doit payer et paiera quarante, cinquante ou soixante rixdales avant que sa réputation soit soupçonnée. Un argent sur lequel la reine qui donna l'information prendra sa récompense.

All the Works of John Taylor [...], London, For James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1973, p. 78-79 et 83-85.

49 Taylor l'appelle *huicke*.

50 *Drudger*, de *drudge*, homme/femme de peine.

L'opéra, Salieri et le sanglier

Après s'être produit à Florence et Venise, le chanteur irlandais prend en 1783 la route de Vienne, où il arrive avec de solides recommandations et un engagement. Ce texte de Kelly, comme le suivant, et le titre même de son livre, *Réminiscences*, manifestent l'affinité entre le journal de voyage et le genre des mémoires.

Après un voyage fastidieux, j'arrivai à Vienne où je descendis à l'enseigne du *Bœuf blanc* et, le lendemain matin, je présentai mes respects au Signor Salieri, pour lui remettre la lettre de recommandation du Signor Bertoni. Salieri était Vénitien, élève du célèbre compositeur Guzman, et lui-même un éminent compositeur, maître de chapelle à la cour de Vienne et grand favori de l'Empereur. Au théâtre, il présidait au clavecin et était sous-directeur sous le prince Rosenburg, Grand chambellan de la cour. C'était un petit homme, avec une contenance expressive et des yeux pleins de génie. J'avais souvent entendu la mère de Storace⁵¹ dire qu'il ressemblait extrêmement à Garrick. Il me reçut poliment, et m'informa que son opéra *La Scuola dei Gelosi* serait le premier à être joué, et que j'y ferais mon début. Il m'accompagna aux appartements qui avaient été retenus pour moi, et qui consistaient en un excellent premier et deuxième étages, élégamment meublés, dans le plus agréable quartier de la ville. On me fournissait, selon l'usage, en combustible et en chandelles, avec une voiture pour me rendre aux répétitions et faire l'aller et retour au théâtre chaque fois que je jouerais.

Dûment installé dans ma nouvelle résidence, je remis toutes mes lettres de recommandation, et fus ravi de l'accueil qui leur fut fait par ceux à qui elles étaient adressées, particulièrement des maréchaux Loudon et Lacy, de Sir Robert Keith, dont l'affabilité était hautement flatteuse pour moi. Je fus tout à fait enchanté et pensai que Vienne était une ville délicieuse et un charmant endroit pour y résider. Quinze jours après mon arrivée, le théâtre ouvrait. On fit à Storace et Benucci⁵² un accueil tout à fait enthousiaste et je serai peut-être autorisé à dire que je n'avais nulle raison de me plaindre du mien.

51 Stephen Storace II : compositeur anglais (1762-1796). Kelly l'avait aidé dans sa carrière à Londres. Sa sœur Nancy fut Susanna lors de la création des *Nozze di Figaro* (voir texte suivant).

52 Francesco Benucci (vers 1745-1824), basse plutôt que baryton, domina ses contemporains comme acteur et chanteur dans l'opéra *buffa*. Après s'être produit à Venise et Milan, il chante à Vienne en 1784. Mozart dans une lettre du 7 mai 1786, le trouve « particulièrement bon » lors de la première des *Nozze di Figaro*, où il tient le rôle-titre. Il lui confiera encore les rôles de Leporello et de Guglielmo lors de la création de *Don Giovanni* et de *Così fan tutte*. Benucci obtiendra son dernier grand succès en chantant le comte Robinson dans le *Matrimonio segreto* de Cimarosa (1792). Voir le *New Grove Dictionary of Music and Musicians*, éd. Stanley Sadie, London, Macmillan, 1980, t. XVIII.

L'empereur Joseph II, accompagné de son frère Maximilien, archevêque de Cologne, assistaient à la représentation et manifestèrent leur approbation par les applaudissements qu'ils lui accordèrent. À l'époque dont je parle, la cour de Vienne était peut-être la plus brillante d'Europe. Le théâtre, qui fait partie du palais royal, était bondé et étincelait de beauté et d'élégance. Toutes les couches de la société étaient follement passionnées de musique, et la plus grande partie en comprenait la science. En fait, Vienne était l'endroit où le plaisir était à l'ordre du jour et aussi de la nuit.

Les femmes, pour parler généralement, sont superbes ; elles ont de belles complexions, des visages réguliers, surtout dans les couches modestes. Toutes les servantes tiennent beaucoup à montrer leurs pieds, qu'elles ont toutes magnifiques, et sont très désireuses d'avoir de belles chaussures et de beaux bas.

Kelly évoque ensuite rapidement la ville et les rencontres qu'il y fit.

314

Comme je l'ai dit, je tiens le Prater pour la plus belle promenade publique en Europe, surpassant de loin pour la variété notre magnifique Hyde Park. Il a environ quatre milles de long. De chaque côté de la route, on voit de beaux châtaigniers, de nombreuses avenues et des allées discrètes. Les soirs de printemps et d'été, ces routes sont bondées de voitures. De tous côtés, comme en notre Hyde Park, on voit des daims brouter tranquillement et regarder la foule des passants. Au bout de la principale avenue est une excellente taverne. De plus, en de nombreux autres endroits de ce lieu d'enchantement, on trouve d'innombrables cabarets, fréquentés le soir par des gens de toute condition qui, dès qu'ils ont fini de dîner, viennent ici pour se régaler de leur plat préféré, poulet frit, jambon froid et saucisses, bière blanche et vins d'Hofner, en guise de dessert. Ils restent là jusqu'à une heure très avancée : priorité à la danse, à la musique et à toute expression de gaieté ; et je suis sûr que si je n'avais pas eu d'engagement professionnel, je me serais trouvé chaque soir parmi eux.

Le Danube coule à travers une partie de cette charmante retraite. Un soir, Salieri me proposa de l'accompagner au Prater. Il composait alors son opéra de *Tarare* pour le Grand Opéra de Paris⁵³. Derrière le cabaret où nous avons pris des rafraîchissements, près des berges du Danube, nous nous assîmes sur les bords du fleuve. Il sortit de sa poche une esquisse de l'air qui allait devenir populaire et qu'il avait composé ce matin, « *Ah ! pauvre Calpigi !* »⁵⁴. Alors qu'il me le chantait avec le plus grand sérieux et la mimique, je jetai les yeux vers la rivière et je vis un grand sanglier qui la traversait, juste à l'endroit

53 Il y triomphe en 1787.

54 Dans *Tarare*, de Beaumarchais, Calpigi est « chef des eunuques, esclave européen, chanteur sorti des chapelles d'Italie ». *Capigi*, en turc, désigne le portier du sérail (voir le texte de R. Withers, *infra*, p. 390).

où nous étions assis. Je pris mes jambes à mon cou, et le compositeur me suivit, laissant derrière nous le « *Povero Calpigi* » et (ce qui était bien pis) un flacon d'excellent vin du Rhin, ce qui me contraria beaucoup plus que l'animal aux poils raides dont la visite semblait être pour nous. L'histoire nous donna matière à rire davantage, quand nous fûmes hors de danger. Salieri, en fait, aurait tout tourné en plaisanterie, parce que c'était un homme très divertissant, et très estimé à Vienne ; et je considérerai comme une grande chance d'avoir été remarqué de lui.

Reminiscences (1826), reimpr. New York, B. Blom, 1969, p. 127-129.

Michaël Kelly chante *Le Nozze di Figaro*

1786 : engagé à Vienne depuis trois ans, Michaël Kelly soutient la cause de Mozart dans une compétition pour savoir quel opéra nouveau ouvrira la saison. L'empereur arbitre en faveur des *Nozze di Figaro*. Kelly tiendra le rôle de don Basilio. Les circonstances de la création de cet opéra (1^{er} mai 1786) sont mal connues, ce qui rend d'autant plus important le témoignage du ténor irlandais (voir Michel Noiray, *L'Avant-Scène-Opéra*, nov-déc. 1990, numéro consacré aux *Noces de Figaro*).

De tous les interprètes de cet opéra à cette époque, un seul survit : moi-même. Il est reconnu que jamais distribution d'opéra n'avait été aussi brillante. Je l'ai vu représenter (et même bien) en différents pays à différentes saisons, mais ce n'était pas plus comparable à la représentation originale que la lumière à l'obscurité. Lors de la création, tous les interprètes eurent le privilège des instructions du compositeur, qui infusait dans leurs esprits celui de son inspiration. Je n'oublierai jamais sa petite contenance animée, illuminée des traits étincelants de son génie : il serait aussi impossible de la décrire que de peindre des rayons de soleil.

Je passai le voir un soir, il me dit : « Je viens de terminer un petit duo pour mon opéra, vous allez l'entendre ». Il était assis au piano, et nous le chantâmes. Il en était ravi et le monde musical m'accordera qu'il en était bien ainsi, puisqu'il s'agissait du duo chanté par le comte Almaviva et Suzanne, « *Crudel perchè finora parmi languir così* ». On n'avait jamais écrit de morceau plus délicieux, et cela a souvent été une source de plaisir pour moi d'avoir été le premier à l'entendre, et de l'avoir chanté avec son génial compositeur. Je me rappelle la première répétition avec l'orchestre au complet : Mozart était sur scène avec sa pelisse cramoisie et son chapeau à corne galonné d'or, donnant le tempo aux musiciens de l'orchestre. Benucci donna l'air de Figaro « *Non più andrai, farfallone amoroso* » avec la plus grande vivacité et toute sa puissance vocale.

J'étais assis à côté de Mozart qui, *sotto voce*, répétait, Bravo ! Bravo ! Et quand Benucci en vint au passage final « *Cherubino, alla vittoria, alla gloria militar* », qu'il lança avec ses poumons de Stentor, l'effet fut électrique, car tous les chanteurs sur scène et les membres de l'orchestre, comme entraînés par une sensation de ravissement, vociféraient : « Bravo ! Bravo, *Maestro* ! *Viva* ! *Viva* ! le grand Mozart ». Je pensais que les gens de l'orchestre ne cesseraient jamais d'applaudir, frappant leurs pupitres des archets de leurs violons. Le petit homme exprima par des révérences répétées ses remerciements pour l'admiration enthousiaste qu'ils lui témoignaient.

316

Le finale du premier acte reçut le même tribut d'approbation. À mon humble avis, s'il n'avait jamais rien fait d'autre de bon, ce seul morceau l'aurait signalé comme le plus grand maître de son art. Dans le sextuor du deuxième acte (qui était de tout l'opéra le morceau préféré de Mozart), je tenais un rôle remarquable, celui du juge qui bégaié. Dans toute la pièce il me fallait bégayer ; mais dans le sextuor, Mozart me demanda de ne pas le faire, pour ne pas gâter sa musique. Je lui répondis que, bien qu'il pût paraître bien présomptueux, pour un freluquet comme moi, de différer de lui sur ce point, que je le ferais, et que j'étais certain que la manière dont je pensais amener le bégaiement n'interfererait pas avec les autres rôles, mais produirait un effet. En outre, il n'eût certainement pas été naturel de bégayer tout au long du rôle, puis de parler normalement quand j'en viendrais au sextuor, et retourner au bégaiement quand le morceau de musique serait terminé. J'ajoutai (tout en m'excusant pour l'apparent manque de déférence et de respect qui me faisait contredire le grand Mozart) que si on ne me permettait pas de jouer le rôle comme je l'entendais, je ne le jouerais pas du tout.

Finalement, Mozart consentit à ce que je fasse à ma manière, tout en doutant du succès de l'entreprise. Des salles pleines à craquer prouvèrent que rien sur la scène n'avait produit un plus puissant effet ; la salle était secouée d'un rire convulsif, auquel se joignait Mozart. L'empereur ne cessait de s'écrier « Bravo ! » et le passage fut vigoureusement applaudi et bissé⁵⁵. Quand l'opéra fut terminé, Mozart vint me trouver sur scène et me dit, me serrant les deux mains : « Bravo, jeune homme, je me sens obligé à vous et reconnais que vous aviez raison, et que je me trompais ». On avait certainement couru un risque, mais j'étais convaincu que je pourrais produire l'effet que je souhaitais, et la suite prouva que je ne m'étais pas trompé.

Reminiscences, op. cit., p. 160-162.

55 La durée du spectacle s'en trouva presque doublée, ce qui amena l'empereur à interdire les *bis* pour la représentation suivante.

Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière

Montesquieu a quitté Venise le 12 août 1728 pour un long périple en Italie. L'été suivant, il se dispose à prendre la route de l'Allemagne

Le 31 juillet, à six heures de France, je partis de Trente. Je ne restai en chemin ni pour manger ni pour dormir, et j'arrivai à Innsbruck le lendemain à 11 heures du matin. J'avais mis à Trente un avant-train à ma chaise, pour trois pistoles d'Espagne.

Tout ce que j'ai vu du Tyrol, depuis Trente jusqu'à Innsbruck, m'a paru un très mauvais pays. Nous avons toujours été entre deux montagnes, et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après avoir presque crevé de chaud à Mantoue, il m'a fallu souffrir un froid très vif dans ces montagnes du Tyrol, quoique j'eusse des habits bons pour l'hiver, et cela, le 1^{er} jour d'août.

On arrive de Trente à Bolzano, toujours entre deux montagnes, suivant l'Adige, qu'on ne perd jamais depuis Vérone. À Bolzano, l'on quitte l'Adige, qui reste à gauche, et l'on suit l'Eisack. Il y a 7 lieues d'Allemagne (ou 35 milles d'Italie) de Trente à Bolzano. De Bolzano, suivant l'Eisack, on arrive au Grand-Brenner.

Le Brenner est une haute montagne, d'où sortent deux rivières ; l'Eisack, qui va dans l'Adige, à un mille d'Italie au-dessous de Bolzano, et le Ultz, qui [va] de l'autre côté, à Innsbruck, et se jette dans l'Inn. Il n'y a pas plus de deux cents pas d'une source à l'autre. Ce sont plutôt deux torrents que deux rivières. C'est comme un toit à deux égouts. La carte de Delisle marque mal ou ne marque point du tout la source de ces deux torrents⁵⁶. Les sources y paraissent très éloignées ; ce qui n'est point.

[...] Vous remarquerez que les postes de Bavière et du Nord du Tyrol ne finissent jamais. Je ne restai sur le chemin pour boire, manger ni dormir, et je n'arrivai à Munich que le lendemain matin, une heure avant jour, quoique je n'eusse changé que cinq fois de chevaux. Les lieues de Bavière sont immenses. Je crois que les Allemands, qui pensent peu et, par conséquent, ne s'ennuient jamais, ont fabriqué les lieues si longues pour nous.

Les paysannes de Bavière n'ont de jupes que jusqu'aux genoux, et ont des chapeaux ; comme des hommes, tant leurs jupes ressemblent à une culotte large. La plupart des paysans de Bavière portent la barbe comme en Tyrol. Il faut que les modes fassent bien du chemin avant d'arriver aux paysans du Tyrol et de Bavière.

Dès qu'on entre dans le Tyrol, on sent le climat d'Italie changer : c'est un froid très grand. Aussi passe-t-on d'abord des cheveux noirs aux cheveux blonds. Ce sont les montagnes qui font cette différence. Depuis Trente, et

⁵⁶ Erreur rectifiée par le géographe dans sa nouvelle carte d'Europe (1724).

même avant, jusqu'à Munich, on marche toujours entre deux montagnes : on ne voit jamais qu'un petit morceau du ciel, et on est au désespoir de voir cela durer si longtemps. C'est là que l'on trouve la solution du problème de Virgile :

*Dic, quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat Cœli spatium non amplius ulnas*⁵⁷.

Mais, quand le soleil, par hasard, se trouve bien darder à plomb dans cet entre-deux, c'est là qu'il fait des moments de chaleur bien vifs.

Dans plusieurs lieux de ces pays-là, on a neuf mois d'hiver ; mais on s'y chauffe bien, le bois y étant commun.

Le Tyrol a beaucoup perdu par le chemin que l'Empereur a fait faire par la Styrie et la Carinthie. Bien des hommes et des marchandises y passent à présent ; ce qui diminue d'autant le nombre des passagers du Tyrol. Cela y apportait de l'argent.

318

Au Brenner, on sème de l'avoine ; mais elle ne mûrit pas tous les ans. Le Tyrol a assez de blé, de bestiaux ; pas assez de vin, qu'il tire du Trentin.

Le gouvernement de l'Empereur dans le Tyrol est tout. C'est un dicastère qui règle tout. Chacun va jurer de la quotité de son revenu. On le taxe à proportion qu'il a, et cela va ordinairement à 1/40, années ordinaires.

La bonté du gouvernement et le passage des hommes et des marchandises fait que l'on vit bien dans le Tyrol, en dépit de la Nature. Il faut avouer, cependant, que les voyageurs voient le Tyrol pire qu'il n'est, y ayant entre les montagnes des vallées très fertiles et des coteaux de même.

Le Tyrol est une forteresse presque imprenable. Les paysans, avec des pierres, déferaient une armée. Le duc de Bavière ne se trouva pas bien d'y être entré⁵⁸. Il vint (je crois) jusqu'au Brenner.

Souvent le Brenner se couvre de neige, de façon que le chemin est fermé d'abord. Les gens du pays sont commandés pour l'ouvrir : ouvrage qui dure quelquefois trois jours.

Voyages de Montesquieu, éd. Albert de Montesquieu, Bordeaux, Gounouilhou, 1896, t. II, p. 135-138.

57 *Bucoliques*, IV, v. 104-105 (« Dis l'endroit – et tu seras pour moi le grand Apollon – / Où l'espace céleste n'a pas plus de trois coudées »).

58 En 1703, pour opérer la jonction en Italie avec les troupes de Louis XIV, dont il était alors allié.

LA SUISSE

Montaigne : l'hôtellerie suisse

Ainsi que le notait déjà son premier éditeur en 1774, Montaigne en Suisse « s'accommode partout des mœurs et des usages du pays. Les hôtelleries, les poêles, la cuisine suisse, tout lui convient ». Une simplicité de mœurs qu'il apprécie, tout comme des débats religieux qui ne débouchent pas sur des guerres civiles.

Leur service de table est fort différent du nôtre. Ils ne se servent jamais d'eau à leur vin et ont quasi raison ; car leurs vins sont si petits que nos gentilshommes les trouvaient encore plus faibles que ceux de Gascogne fort baptisés, et si ne laissent pas d'être bien délicats¹. Ils font dîner les valets à la table des maîtres, ou à une autre voisine quant et quant eux : car il ne faut qu'un valet à servir une grande table, d'autant que chacun ayant son gobelet ou tasse d'argent en droit sa place, celui qui sert se prend garde de remplir ce gobelet aussitôt qu'il est vide, sans le bouger de sa place, y versant du vin de loin à tout un vaisseau² d'étain ou de bois qui a un long bec. Et quant à la viande, ils ne servent que deux ou trois plats au coupon³; ils mêlent diverses viandes ensemble, bien apprêtées et d'une distribution bien éloignée de la nôtre ; et les servent parfois les uns sur les autres, par le moyen de certains instruments de fer qui ont des longues jambes : sur cet instrument il y a un plat et au-dessous un autre. Leurs tables sont fort larges et rondes, et carrées, si qu'il est malaisé d'y porter les plats. Ce valet dessert aisément ces plats tout d'un coup, et on sert autres deux jusqu'à six ou sept tels changements. Car un plat ne se sert jamais que l'autre n'en soit hors, et quant aux assiettes, comme ils veulent servir le fruit, ils servent au milieu de la table, après que la viande est ôtée, un panier de clisse⁴ ou un grand plat de bois peint, dans lequel panier le plus apparent jette le premier son assiette et puis les autres ; car en cela on observe fort le rang d'honneur. Le panier, ce valet l'emporte aisément, et puis sert tout le fruit en deux plats, comme le reste, pêle-mêle ; et y mêlent volontiers des raiforts, comme des poires cuites, parmi le rôti.

1 Montaigne boit son vin *trempe* : voir *Essais*, éd. Villey-Saulnier, Paris, PUF, 4 vol., 1965, livre III, chap. 13, p. 1104.

2 « *Vaisseau* » : vase.

3 Pour chaque service.

4 « *Clisse* » : osier.

Entre autres choses, ils font grand honneur aux écrevisses et en servent un plat toujours couvert par privilège, et se les entre-présentent ; ce qu'ils ne font guère d'autre viande. Tout ce pays en est pourtant plein, et s'en sert à tous les jours, mais ils l'ont en délices. Ils ne donnent point à laver⁵ à l'issue et à l'entrée ; chacun en va prendre à une petite aiguière attachée à un coin de la salle, comme chez nos moines. La plupart servent des assiettes de bois, voire et des pots de bois et vaisseaux à pisser, et cela net et blanc ce qu'il est possible. Autres, sur les assiettes de bois, y en ajoutent d'étain jusqu'au dernier service du fruit, où il n'y en a jamais que de bois. Ils ne servent le bois que par coutume ; car, là même où ils le servent, ils donnent des gobelets d'argent à boire, et en ont une quantité infinie.

320

Ils nettoient et fourbissent exactement leurs meubles de bois jusqu'aux planchers des chambres. Leurs lits sont élevés si haut que communément on y monte par degrés ; et ont quasi partout des petits lits au-dessous des grands. Comme ils sont excellents ouvriers de fer, quasi toutes leurs broches se tournent par ressorts ou par moyens des poids, comme les horloges, ou bien par certaines voiles de bois de sapin larges et légères qu'ils logent dans le tuyau de leurs cheminées qui roulent d'une grande vitesse au vent de la fumée et de la vapeur du feu, et font aller le rôti mollement et longuement ; car ils assèchent un peu trop leur viande⁶. Ces moulins à vent ne servent qu'aux grandes hôtelleries où il y a grand feu, comme à Baden. Le mouvement en est très uni et très constant. La plupart des cheminées, depuis la Lorraine, ne sont pas à notre mode ; ils élèvent des foyers au milieu ou au coin d'une cuisine, et emploient quasi toute la largeur de cette cuisine au tuyau de la cheminée. C'est une grande ouverture de la largeur de sept ou huit pas en carré qui se va aboutissant jusqu'au haut du logis. Cela leur donne espace de loger en un endroit leur grande voile, qui chez nous occuperait tant de place en nos tuyaux que le passage de la fumée en serait empêché. Les moindres repas sont de trois ou quatre heures pour la longueur de ces services ; et à la vérité ils mangent aussi beaucoup moins vivement que nous et plus sainement. Ils ont grande abondance de toutes sortes de vivres, de chair et de poisson⁷, et couvrent fort somptueusement ces tables, au moins la nôtre. Le vendredi on ne sert à personne de la chair ; et ce jour ils disent qu'ils n'en mangent point volontiers. La cherté pareille qu'en France autour de Paris. Les chevaux ont plus d'avoine, d'ordinaire, qu'ils n'en peuvent manger.

Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, 1^{er} octobre 1580, Roma/
Paris, Chez Le Jay, 1774.

5 Pour laver les mains.

6 Montaigne la préfère « peu cuite » : voir *Essais*, éd. cit., III, 13, 1101b.

7 De poisson, dont l'auteur des *Essais* est friand (*ibid.*, III, 13, 1103).



Ill. 15. « Le Suisse » et « La Suisse », F. Deserps, dans *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons

En 1589, J.-A. de Thou accompagne en Italie Gaspard de Schomberg, qui doit négocier pour le roi un emprunt et l'envoi de troupes. L'itinéraire est passablement inhabituel : la compagnie doit éviter les places tenues par les Ligueurs (Lyon) ou les territoires sous contrôle espagnol. C'est ainsi qu'il lui faut traverser les Cévennes et, après avoir quitté Venise, revenir par la Suisse et emprunter la route des Grisons. De Thou raconte dans ses *Mémoires* comment un orage de montagne faillit lui coûter la vie.

Au sortir de Coire, de Thou fut s'embarquer devant le lever du soleil sur le lac le plus prochain, avec toute sa suite. Ce lac est entouré de tous côtés de montagnes fort élevées, et sujet, comme le lac de Garde, à des vents très violents. De Thou, comme ceux qui l'accompagnaient, pensa l'éprouver à ses dépens : le temps s'était mis à la pluie, la barque où ils étaient n'était que de bois de sapin, et celui qui la conduisait y avait imprudemment reçu un Allemand avec son cheval ; cet animal effrayé des coups de vagues, se laissait souvent tomber et mettait à toute heure la barque en risque de tourner. Comme la pluie et le vent augmentaient toujours, et que la rive la plus proche de la terre était bordée d'un grand et continuel rocher, il n'y avait

pas d'apparence de pouvoir y aborder ; ce qui jetait tout le monde dans une grande consternation : elle redoubla, quand on vit le pilote abandonner le gouvernail, et qu'on l'entendit crier que chacun songeât à se sauver comme il pourrait.

Nicolas Rapin⁸ [...] était auprès de M. de Thou ; c'était un jeune homme plein de courage et qui savait fort bien nager. Il mit bas sa cuirasse et son pourpoint, se tint prêt à sauter dans le lac, et dit à de Thou de le prendre par la ceinture, de s'y tenir ferme, et de se jeter avec lui ; qu'il le mettrait à terre sitôt qu'il pourrait y aborder, ou qu'il périrait le premier. Dans cette extrémité, et n'espérant plus qu'en la bonté divine, ils aperçurent une caverne creusée dans le roc. Aussitôt ils commandèrent au patron de tourner de ce côté-là, et mettant tous la main à la rame, pour forcer le vent qui faisait entrer l'eau de tous côtés dans la barque, ils gagnèrent le bord, et sautèrent à terre tous percés de pluie. Ils n'emportèrent que ce qui se trouva sous leur main, ne croyant pas qu'il y eût pour eux un plus grand danger que celui d'être sur le lac pendant la tempête. Heureusement, il se trouva qu'il y avait des espèces de marches taillées dans le roc de distance en distance ; ainsi, quoiqu'ils fussent presque tous bottés et en manteau, que le chemin fût très rude et très difficile, ils ne laissèrent pas, malgré le vent et la pluie, dont ils étaient fort incommodés, de monter avec plaisir plus de mille pas pour gagner la hauteur, fort surpris de rencontrer sur leur route un chariot attelé de bœufs qui descendait par ce précipice.

322

Une hôtellerie, qui était à quelque distance du sommet, leur fut d'un grand secours ; les poêles servirent à sécher promptement leurs habits, et leur joie fut aussi grande qu'inespérée, de pouvoir s'y remettre de leur frayeur, et de s'y rafraîchir. Ils y dînèrent, et comme ils n'avaient pas de chevaux, il fallut marcher à pied par un chemin très fangeux et très glissant pour gagner la couchée qui était éloignée de deux milles et à la tête du lac de Zurich. Personne cependant ne se plaignit de cette fatigue, tant leur esprit était encore rempli de l'idée du danger qu'ils avaient couru.

Le retour s'effectue « avec précaution » par la Franche-Comté espagnole ; la compagnie évite Paris et Chartres, tenus par les Ligueurs, et rejoint Henri IV à Châteaudun.

Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713,
p. 229-231.

8 Fils du poète, et poète lui-même (il donna des vers au *Tombeau de Ronsard*, 1586). Le jeune homme avait achevé à Poitiers ses études de droit (1585) ; sur ce personnage, voir la notice de Jean Brunel dans *Nicolas Rapin (1538-1609)*, Paris, Champion, 2002, p. 178-180.

John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)

À l'exception notable du naturaliste Conrad Gessner, la traversée des Alpes représente, pour les voyageurs des XVI^e-XVIII^e siècles, un moment difficile. Si le col du Mont Cenis comporte déjà un embryon de structure d'accueil touristique (voir lettre de Th. Gray, *Correspondence*, éd. Paget Toynbee et Léonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935, p. 111), il n'en va pas de même du Simplon, que le voyageur franchit en compagnie du poète Edmund Waller, de John Alby, un condisciple de Cambridge et d'un incommode capitaine Wray : une rude expérience pour passer d'Italie en Suisse.

Nous arrivâmes de nuit à Marguzzo⁹, un petit village à l'extrémité du lac Majeur et au pied même des Alpes, qui brusquement se dressèrent devant nous, après une bonne centaine de milles à travers la contrée la plus plate du monde et où l'on ne trouverait pas même une pierre : comme si la nature avait balayé les détritiques de la terre dans les Alpes pour former et nettoyer les plaines de Lombardie, que nous avions traversées depuis notre départ de Venise.

Dans ce lieu misérable, je couchai en un lit garni de feuilles, qui craquaient avec un tel bruit et piquaient tellement ma peau à travers la toile que je ne pus dormir¹⁰. Le lendemain matin, on me donna un âne (car nous ne pûmes avoir de chevaux), non ferré, mais nous avons attaché des cordes avec une boucle pour y mettre nos pieds, ce qui nous dispensait d'autres harnachements. Donc avec mon élégant coursier, bridé avec le cadeau rapporté de Turquie¹¹, nous passâmes par une vallée passablement agréable, mais très étroite, jusqu'à notre arrivée à Duomo¹², où nous nous reposâmes et, ayant montré le passeport espagnol que nous avait donné l'ambassadeur¹³, le gouverneur voulut nous en délivrer un autre, pourvu que nous laissions une couronne à son secrétaire. Nous échangeâmes là nos ânes pour des mules au pied sûr pour les montées et les précipices qu'elles ont l'habitude de franchir ; et avec un guide dont nous engageâmes alors les services, nous fûmes conduits ce soir-là, par des passages raides, à pic et dangereux, à un village appelé Vedra¹⁴, la dernière possession du roi d'Espagne dans le duché de Milan, et qui n'offrait que des logis infâmes et misérables.

Le lendemain matin nous montâmes à nouveau par des escarpements étranges, horribles et effrayants et des étendues de pins, le tout seulement habité par

9 Mergozzo.

10 Des feuilles de bouleau, dont la *Sylva* de J. Evelyn (1664, p. 21-22), célèbre le confort, ajoutant qu'elles sont utilisées même par des personnes de qualité en Dauphiné et en Suisse (note de E. S. de Beer faisant référence à *Sylva, or a Discourse of Forest-Tree*, London, J. Martyn, 1664).

11 Une belle bride ouvragée dont un colonel écossais rencontré à Milan venait de lui faire cadeau, enlevée à un *bascha* qu'il avait tué.

12 Domodossola.

13 Le marquis de la Fuentes, ambassadeur à Venise, le 24 mars : Evelyn reproduit ce document « *extremely pompous and worth seeing* » (*The Diary*, éd. cit., t. V. II, p. 477-478).

14 Sans doute Dovedro, qui apparaît sur la carte de Cordier, sur la rive gauche de la Diveria (voir la note de Beer, dans *The Diary*, *ibid.*).

des ours, des loups et des chèvres sauvages, et ne pouvions voir à plus d'une portée de pistolet devant nous, l'horizon étant bouché par des rochers et des montagnes dont les sommets couverts de neige semblaient toucher les cieux et en maints endroits percer les nuages. Certaines de ces vastes montagnes n'étaient que pierre, et entre leurs crevasses se précipitaient de temps à autre de grandes cataractes de neige fondue et d'autres eaux, qui faisaient un vacarme terrible, faisant écho entre les rochers et les grottes. Ces eaux se brisant parfois en chutes nous mouillaient comme si nous étions passés à travers un brouillard, de sorte que ne pouvant ni nous voir ni entendre l'un l'autre, nous n'avions qu'à nous fier à nos bonnes mules et aller cahin-caha notre chemin. Parfois, les ponts étroits, faits seulement de pins énormes que leur chute avait jetés d'une montagne à l'autre, au-dessus de cataractes d'une profondeur stupéfiante, sont très dangereux, tout comme les passages obtenus en taillant le bord de la roche. D'autres sont en gradins et en quelques endroits nous passions à travers des rochers qui ont été arrachés et jetés l'un par-dessus l'autre, ce qui est effrayant, et il faut un pied sûr et une tête froide pour gravir certains de ces précipices, abris des ours et des loups qui ont parfois attaqué des voyageurs. Dans ces défilés, nous démontions fréquemment, gelant dans la neige et bientôt brûlés par la réverbération du soleil contre les rochers quand nous descendions plus bas. Là habitent de braves gens ayant des goitres monstrueux, excroissances de chair poussant à leur gorge ; j'en ai vu d'aussi gros qu'un sac de cent livres d'argent, qui pendaient sous leur mentons, et surtout parmi les femmes, si lourds que pour se trouver mieux, beaucoup d'entre elles nouaient autour de leur tête un linge de lin qui descendait sous le menton pour le supporter : mais *quis tumidum guttur miratur in Alpibus*¹⁵ ? On pense que la cause en réside dans la trop grande quantité d'eau qu'ils absorbent : les hommes consommant plus de vin ne sont pas aussi goitreux¹⁶ que les femmes. Mais la vraie raison est que cela tient à la race, car chez nous beaucoup de grands buveurs d'eau n'ont pas ces monstrueuses tumeurs. Cela coule dans le sang, comme on dit, un vice de la race qui les rend si laids, flétris et déformés en leur tirant en bas la peau du visage, que rien ne peut être plus affreux ; ajoutez-y un bizarre habit bouffant, des fourrures, un langage barbare, mélange corrompu de haut allemand, français et italien. Les gens sont de stature gigantesque, extrêmement farouches et rudes, mais honnêtes et fiables.

15 Juvénal, Sat. XIII, v. 162 (qui s'étonne de voir un goitre dans les Alpes ?).

16 *Strumous*, de *struma*=*scrofula*. Le terme s'applique aussi aux goitres (*OED*). Ce n'est pas l'eau elle-même qui provoque les goitres, mais le manque d'iode dans les eaux alpestres. L'observation et l'erreur sont communes chez les voyageurs du XVII^e siècle en Savoie-Dauphiné et en Piémont-Lombardie.

Ce soir-là, nous arrivâmes en vue du *Mons Sempronius*, aujourd'hui mont Sampion¹⁷, surmonté de quelques cabanes et une chapelle. En approchant de cette dernière, l'épagneul d'eau du capitaine Wray (un sale chien, énorme et puissant, qui l'avait suivi depuis l'Angleterre), pourchassa un troupeau de chèvres en bas des rochers, jusqu'à une rivière formée par la fonte des neiges. Arrivés à bon port à notre froid logis¹⁸ (bien que chaque pièce de la maison eût un poêle), nous soupâmes de fromage et de lait et d'un vin misérable, avant de nous coucher dans des armoires si hautes qu'il fallait y grimper par une échelle ; couchant sur un lit de plume, également couverts de plume, nous étions entre deux épaisseurs de plume, et le tout assez petit pour nous tenir au chaud. Les plafonds des chambres sont étrangement bas pour de si grandes gens. Nous étions alors en septembre¹⁹, et la maison était à demi couverte de neige ; pas le moindre arbre ou buisson à plusieurs milles de distance. Nous nous hâtâmes de quitter ce lieu inhospitalier tôt le matin, mais alors que nous étions en train de monter sur nos mules, vint à nous un gigantesque jeune gaillard nous réclamant de l'argent pour une chèvre que le chien du capitaine Wray, disait-il, lui avait tuée l'autre jour. Protestant qu'il n'en était rien, nous impatientant d'être retenus dans le froid et désireux de partir, nous chaussions nos éperons quand une multitude de gens qui cependant s'étaient rassemblés autour de nous (c'était dimanche matin et ils attendaient le prêtre pour dire la messe) nous arrachèrent de nos selles et, nous ayant enlevé aussitôt nos carabines, nous conduisirent dans une des chambres de logis, à la porte de laquelle ils mirent une garde. Nous fûmes ainsi prisonniers jusqu'à la fin de la messe, quand s'approchèrent une dizaine de Suisses à l'air sévère. Se constituant eux-mêmes en magistrats, ils s'assirent à la table et nous condamnèrent à payer une pistole au gaillard et dix autres pour tentative de fuite, nous menaçant, si nous ne nous exécutions pas promptement, de nous envoyer en une autre prison, jusqu'à un jour de justice où ils auraient peut-être exagéré l'offense. Ils prétendaient en effet que nous avions saisi nos carabines et aurions tué l'un d'eux (ce que le capitaine, à vrai dire, était prêt à faire) ; nous risquions ce jour-là d'avoir la tête coupée car, parmi ces gens barbares, la moindre incartade, comme on nous le dit plus tard, conduit souvent à une telle animadversion. Et quoique la procédure nous semblât hautement injuste, nous jugeâmes plus sûr, nous étant consultés, de décamper de leurs mains et nous tirer de l'embarras où nous étions plutôt que de nous perdre en protestations auprès de telles brutes. Nous déposâmes donc patiemment l'argent ; avec une fière contenance, nous exigeâmes que nos mules et nos armes

17 Le Simplon.

18 À l'ancien hospice du Simplon, versant italien, deux kilomètres avant le sommet.

19 Tout indique au contraire qu'Evelyn a franchi le Simplon vers la mi-mai (départ de Padoue, p. 479).

nous soient rendues, et nous fûmes heureux d'échapper de cette manière. C'était une froide réception, mais la suite du voyage fut plus froide encore, le reste du chemin ayant été (comme je l'ai dit) couvert de neige depuis la Création du monde, car de mémoire d'homme elle n'avait jamais manqué. Comme les chemins étaient continuellement bouchés à cause des fréquentes chutes de neige, nous passâmes près de plusieurs grands mâts plantés pour guider les voyageurs, car sur plusieurs milles, ils sont en vue l'un de l'autre, comme nos phares. Dans certaines failles de montagnes, la neige emplît presque la crevasse, alors que le bas étant fondu se détache d'elle comme si c'était une arche de neige, mais si dure qu'elle peut supporter les plus grands poids. Comme il neige souvent, il gèle perpétuellement, et je m'en rendais bien compte, car j'en avais des taches sur la peau du visage. Alors que nous descendions un peu, le cheval de Wray, qui était notre bête de somme et portait tout notre bagage, s'enfonçant dans un banc de neige molle, glissa dans un précipice terrifiant, trois fois plus que la hauteur de Saint-Paul, ce qui mit en fureur son maître, le cavalier colérique, qui déclara qu'il allait décharger une paire de balles sur la pauvre bête si le Suisse que nous avions pour guide ne le ramenait avec son fardeau. Mais alors que sa main allait brandir la carabine, nous poussâmes un tel cri et bombardâmes si bien le cheval de boules de neige que, plongeant de toute sa force dans la neige, il tomba d'un lieu escarpé en un autre plus creux près du chemin où nous devions passer. Il nous fallut un bon moment pour arriver jusqu'à lui, mais à la fin nous retrouvâmes l'endroit et, le délestant de sa charge, nous le tirâmes hors de la neige où il se serait certainement gelé si nous ne l'avions sauvé avant la nuit. Il avait, à notre avis, glissé dans sa chute sur près de deux milles, et sans autre mal pour l'instant que d'avoir ses membres engourdis ; quand nous les frottâmes et frictionnâmes avec ardeur, il commença à se mouvoir et, après avoir marché un peu, acheva plutôt bien le voyage. Tout le long du chemin, effrayés par l'accident advenu au cheval du capitaine, nous traînions les pieds poussant nos mules devant nous, parfois tombant, parfois glissant dans cet océan de plumes en pluie²⁰, qui après octobre est infranchissable. À l'approche de la nuit nous arrivâmes sur une plus grande route, par de vastes forêts de pins qui revêtaient le milieu de ces rochers ; ils en brûlaient pour faire de la poix et de la résine, écrasant les branches noueuses comme nous faisons pour faire du charbon de bois, et mettant de côté la partie fondue, qu'ils font durcir en poix, etc. Nous passâmes alors plusieurs cascades de neige fondue, qui avaient formé dans les crevasses des montagnes de formidables chenaux et leur grondement était si effrayant qu'on pouvait parfaitement l'entendre sept milles plus loin. C'est de

20 Lieu commun de la poésie du temps, comme le montrent les exemples réunis par E. S. de Beer (p. 514, n.).

ces sources que prennent leur origine le Rhône rapide et fameux et le Rhin qui traverse la France et l'Allemagne²¹.

The Diary, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, t. II, p. 507-515.

James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « *The great interview* »

En décembre 1764, Boswell est en Suisse, à Môtiers, et demande à être reçu par Jean-Jacques Rousseau. Il a vingt-quatre ans, n'a encore rien écrit, mais se présente dans sa lettre comme un « gentilhomme écossais d'ancienne famille [...], un homme d'un singulier mérite, au cœur sensible, à l'esprit vif mais mélancolique ». Le « philosophe sauvage » répond favorablement.

Lundi 3 décembre. Afin de me préparer à la grande entrevue, je sortis seul. Je flânai pensivement sur le bord de l'Areuse, dans une belle vallée sauvage entourée d'immenses montagnes, certaines couvertes de rochers renfrognés, d'autres de grappes de pins, et d'autres de neige étincelante. La fraîcheur tonique de l'air et la perspective romantique autour de moi me donnèrent un ton vigoureux et solennel. Je me rappelai toutes mes idées antérieures sur J.-J. Rousseau, l'admiration avec laquelle toute l'Europe le considère, son *Héloïse*, son *Émile* : bref, une foule de grandes pensées. Cette demi-heure fut une des plus remarquables que j'aie jamais passées.

Je retournai à mon hôtel, et la domestique me remit une carte avec la réponse suivante de Monsieur Rousseau : « Je suis malade, souffrant, aucunement en état de recevoir des visites. Mais je ne voudrais pas me priver moi-même de celle de M. Boswell, pourvu qu'en raison de mon état de santé, il soit résolu à la faire brève ».

Ma sensibilité s'alarma du mot « brève ». Mais je pris courage et partis aussitôt. À la porte de la rue, je trouvai Mademoiselle Le Vasseur qui m'attendait. C'était une petite demoiselle française vive et d'une mise soignée. Elle me fit monter un escalier plutôt sombre, puis ouvrit une porte. J'attendis. « C'est maintenant que je vais le voir », mais il n'en était rien. J'entrai dans une pièce servant de vestibule et de cuisine. Je me forgeais en fantaisie une foule de portraits du philosophe sauvage. Enfin sa porte s'ouvrit et je le vis, un homme distingué, tout en noir dans son habit arménien²². J'entrai en disant : « Merci mille fois ». Quand nous en eûmes fini avec les premiers regards et les révérences, il dit : « Prendrons-nous un siège, ou préférez-vous marcher avec moi dans la chambre ? » Je choisis le second, tout heureux de ne pas être assis cérémonieusement sur une chaise. Je lui demandai comment il allait. « Très mal. Mais j'ai renoncé aux médecins.

²¹ Le voyageur confond avec le Saint-Gothard, une cinquantaine de km au Nord-Est du Simplon.

²² Sur l'adoption par Rousseau de « l'habit arménien », voir *Confessions*, éd. B. Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », livre XII, p. 600-601.

— Oui, oui, vous ne les aimez pas ». Comme il m'est impossible de rapporter exactement notre entretien, je ne tenterai pas de le mettre en ordre, mais donnerai seulement les phrases dont j'ai gardé mémoire.

BOSWELL. « Vous trouvez grand plaisir, Monsieur, à penser à vos livres ? ROUSSEAU. Je les aime beaucoup ; mais quand je pense à eux, me reviennent en mémoire toutes les infortunes qu'ils m'ont values, et je ne puis vraiment pas vous répondre. Cela dit, mes livres m'ont sauvé la vie ». Il parla du Parlement de Paris : « Si une compagnie pouvait être couverte d'infamie, c'est bien celle-là. Il me suffirait pour les déshonorer de publier d'un côté leur édit²³ contre moi, et en vis-à-vis la loi des nations et de l'équité. Mais j'ai des raisons pour ne pas le faire présentement ». BOSWELL. Nous le verrons peut-être un jour ? ROUSSEAU. « Peut-être ».

328

J'étais en manteau et en gilet écarlate à dentelle dorée, culotte de daim et bottes, et sur le tout, un pardessus de camelot vert bordé de fourrure de renard, avec le col et les manches de même. Je tenais sous le bras un chapeau avec un galon doré solide, ou qui du moins avait l'air de l'être. Je l'avais acheté l'hiver précédent à La Haye²⁴. J'avais l'air dégagé et parlais bien, et quand M. Rousseau disait quelque chose qui me touchait plus qu'à l'ordinaire, je prenais sa main et frappais sur son épaule. J'étais sans contrainte. Quand j'eus trouvé que je lui plaisais vraiment, je lui dis : « Êtes-vous conscient, Monsieur, que je vous suis recommandé par quelqu'un que vous tenez en haute estime ? »²⁵.

On parle ensuite du roi de Prusse, puissant et solitaire.

ROUSSEAU. « Mais quand la force vient à manquer, que tout est mesquin et confus, il n'y a pas d'espoir. Les Français, par exemple, sont une nation méprisable ». BOSWELL. « Mais les Espagnols, Monsieur ? ». ROUSSEAU. « Oui, vous trouverez chez eux de grandes âmes ». BOSWELL. « Dans les montagnes d'Écosse aussi. Mais depuis notre maudite Union²⁶, ah ! » ROUSSEAU. « Vous vous êtes détruits vous-mêmes ». BOSWELL. « En effet. Mais je dois vous confier un grand plaisir que m'a donné Milord²⁷ [Mareschal]. Il vous appelle Jean-Jacques, par affection. Il me dit un jour : "Jean-Jacques est l'homme le plus reconnaissant du monde. Il voulait écrire la vie de mon frère. Mais je le suppliai d'écrire plutôt celle de M. Fletcher de Saltoun²⁸, et il me promit de le faire" ».

23 Fin avril 1762 : l'impression de *Émile ou De l'éducation* est achevée. 9 juin : Rousseau est décrété de prise de corps par le Parlement et le 11 juin, le livre est brûlé. Une semaine plus tard, le Petit Conseil de Genève le fait lacérer (avec le *Contrat social*).

24 Boswell avait commencé son Grand Tour par la Hollande. Il pensait y retrouver Belle de Zuylen (qui portera le nom d'Isabelle de Charrière après son mariage en 1771).

25 Mareschal. Voir note *infra*.

26 Depuis l'Acte d'Union (1707), l'Angleterre et l'Écosse formaient un seul royaume.

27 George Keith, dixième Lord de Mareschal. Il était gouverneur de Neufchâtel. Sur Mareschal, voir *Confessions*, éd. cit., p. 5955.

28 Andrew Fletcher of Saltoun (1655-1715) qui lutta contre la réunion de l'Écosse à l'Angleterre.

ROUSSEAU. « Oui, Monsieur, je m'appliquerai à l'écrire avec le plus grand plaisir. J'offenserai les Anglais, je le sais. Mais il n'importe. Me livrez-vous quelques anecdotes sur les personnages de ceux qui firent votre Traité d'Union, et des détails qu'on ne trouve pas chez les historiens ? » BOSWELL. « Oui, Monsieur, mais avec l'ardeur d'un ancien Écossais ». ROUSSEAU. « J'espère bien ».

Suit une brève digression sur les théologiens et sur l'imagination.

ROUSSEAU. « Monsieur, votre pays est fait pour la liberté. J'aime vos mœurs. Vous et moi prenons la liberté de flâner ici sans parler. C'est plus que deux Français ne peuvent faire. L'humanité me dégoûte. Et ma gouvernante me dit que je suis de bien meilleure humeur les jours où j'ai été seul que lorsque je me suis trouvé en compagnie ». BOSWELL. « On a beaucoup écrit contre vous, Monsieur ». ROUSSEAU. « On ne m'a pas compris. Quant à Monsieur Vernet de Genève, c'est un archi-jésuite, c'est tout ce que j'ai à dire de lui »²⁹. BOSWELL. « Dites-moi, Monsieur, ne pensez-vous pas que je répons bien au portrait que je vous avais fait de moi ». ROUSSEAU. « Monsieur, il est trop tôt pour moi de le dire. Mais toutes les apparences sont en votre faveur ». BOSWELL. « Monsieur, je crains d'être resté trop longtemps. J'aurai l'honneur de revenir demain ». ROUSSEAU. « Oh pour ça, je ne sais pas ». BOSWELL. « J'attendrai tranquillement ici au village. Si vous êtes en état de me voir, je serai enchanté ; sinon, je ne me plaindrai pas ». ROUSSEAU. « Milord Marischal a une parfaite intelligence des sentiments humains, dans la solitude pas moins qu'en société. Je suis accablé par les visites de gens désœuvrés ». BOSWELL. « Et comment emploient-ils leur temps ? » ROUSSEAU. « Avec des compliments. Je reçois aussi une quantité prodigieuse de lettres, et l'auteur de chacune croit être le seul ». BOSWELL. « Vous avez dû être très surpris, Monsieur, que quelqu'un qui n'a pas l'honneur d'être connu de vous ait pris la liberté de vous écrire ? » ROUSSEAU. « Non, pas du tout. J'ai reçu une lettre semblable hier, une autre avant-hier, et plusieurs autres encore auparavant ». BOSWELL. « Monsieur, je suis votre humble serviteur. – Comment, vous me reconduisez ? » ROUSSEAU. « Je ne vous accompagne pas. Je vais faire un tour dans le corridor. Adieu ».

Je fus très satisfait de trouver que j'avais pu soutenir le personnage que j'avais composé de moi, d'avoir trouvé que j'avais très certainement attiré l'attention de l'illustre Rousseau. J'éprouvai un étrange sentiment d'avoir enfin vu l'auteur dont je m'étais fait une telle idée.

²⁹ Pasteur de Genève, il avait reproché à Rousseau de n'être ni catholique romain ni calviniste orthodoxe. Mais F. A. Pottle pense que Boswell s'est mépris et que « l'archi-jésuite » pourrait être plutôt Jacob Vernes, autre pasteur qui rédigea les *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, une censure d'inspiration genevoise (*Boswell on the Grand Tour [...]*, éd. cit., p. 219, n. 1).

Le lendemain matin, Boswell se présente chez Rousseau, mais ne trouve pas Thérèse Le Vasseur, qu'il rencontre peu après dans la rue : « Monsieur Rousseau vous fera savoir cet après-midi à quelle heure il peut vous voir ».

330

À cinq heures, je me rendis chez Monsieur Rousseau, que je trouvai plus gai que la veille. Nous plaisantâmes sur Mademoiselle Le Vasseur qui l'enfermait sous clef. Elle dit pour sa défense qu'il avait une autre porte par laquelle il pouvait sortir. « Ah, Mademoiselle, dit-il, vous ne pouvez rien garder pour vous ». Il me fit le portrait de l'abbé de Saint-Pierre, « un homme qui fit bien seulement parce qu'il avait choisi de bien faire, un homme sans enthousiasme. On pourrait dire qu'il était passionnément raisonnable. Il serait venu à une discussion armé de notes et disait : "On me raillera pour ceci", "Je serai sifflé pour cela". C'était tout un pour lui. Il poussait ses principes dans les moindres bagatelles. Ainsi, il portait sa montre pendue à un bouton de son manteau, parce que c'était plus pratique. Comme il était exclu du mariage, il avait des maîtresses, et n'en faisait pas mystère. Il avait beaucoup de fils. Il ne leur aurait permis d'embrasser que les professions les plus strictement utiles ; par exemple, il n'aurait autorisé aucun de ses fils à se faire perruquier. "Car, disait-il, aussi longtemps que la Nature continuera à nous pourvoir de cheveux, la profession de perruquier sera toujours pleine d'incertitude". Il était parfaitement indifférent à l'opinion des autres, disant des hommes qu'ils n'étaient que des enfants montés en graine. Après avoir longuement rendu visite à une certaine dame, il lui déclara : "Madame, je vois bien que je vous ennuie, mais ce n'est pour moi que l'affaire d'un instant. Vous m'amusez". Une des créatures de Louis XIV l'avait fait exclure de l'Académie pour un discours qu'il y avait tenu³⁰. Il ne cessa pas pour autant de rendre visite à cet homme. "Car, disait-il, il a agi pour son intérêt, et je ne lui en garde pas rancune. Il m'amuse. Il n'a pas raison de se sentir offensé par moi. J'en aurais pour l'affront qu'il m'a fait. Mais je ne me sens pas offensé". Bref, il continua à rendre visite à cet Académicien jusqu'à ce que ce dernier y mît un terme, car il lui était désagréable de voir un homme qu'il avait blessé. Il avait beaucoup de bon sens, mais un mauvais style : prolix et diffus, toujours préoccupé de gagner son point. Il était bien vu des femmes ; il suivait une route à lui et on le respectait. Si vous devenez membre du Parlement, vous devrez ressembler à l'abbé de Saint-Pierre. Vous devez tenir ferme à vos principes ». BOSWELL. « Mais pour cela, il faut être très instruit ». ROUSSEAU. « Ah, pour sûr. Il vous faut une tête bien meublée ». BOSWELL. « Mais un membre du Parlement qui agit en homme strictement honnête est tenu pour un fou accompli ».

30 À l'initiative du cardinal de Polignac, l'abbé de Saint-Pierre (1651-1743) fut exclu de l'Académie française en 1718 pour avoir dans son *Discours sur la polysynodie*, critiqué l'œuvre de Louis XIV.

ROUSSEAU. « Soit, vous serez un parlementaire fou à lier ; et croyez-moi, un tel homme sera respecté, s'il tient, bien sûr, fermement à ses principes. Un homme qui change à tout propos, c'est autre chose ». Il parla de son *Plan pour une paix perpétuelle, tiré de l'abbé de Saint-Pierre*. Je confessai franchement ne pas l'avoir lu. « Non ? » dit-il – et il en prit un de sa bibliothèque et me le donna –. Je lui demandai en souriant s'il ne voulait pas le signer. Il rit de bon cœur. Je lui parlai de l'album en Allemagne et comment j'avais été forcé d'en avoir un³¹, mais qu'à l'exception de ce qu'avait écrit la personne qui me l'avait donné, il n'y avait rien d'autre. « Ainsi, dit-il, votre album est *album*³². C'était une boutade pour vous. Une précieuse perle ; un calembour fait par Rousseau ». Il ajouta : « J'ai vu les Highlanders écossais en France. J'aime les Écossais, non parce que Lord Marischal est l'un d'eux, mais parce qu'il les estime. Mais vous, vous m'ennuyez. C'est ma nature. Je n'y peux rien ». BOSWELL. « Ne faites pas de cérémonies avec moi ». ROUSSEAU. « Partez ».

Mademoiselle m'accompagne toujours à la porte. Elle me dit : « Voilà vingt-deux ans que je suis avec M. Rousseau ; je ne donnerais pas ma place pour celle de la reine de France. J'essaie de profiter des bons conseils qu'il me donne. Quand il mourra, il me faudra aller dans un couvent ». C'est une très bonne fille, qui mérite d'être estimée pour sa constance envers un homme d'une telle valeur. Sa simplicité est très belle. Il consulta Mademoiselle et sa mère sur les mérites de son *Héloïse* et de son *Émile*.

[...] Mercredi 5 décembre. Alors que j'attendais Monsieur Rousseau ce matin, il me dit : « Mon cher Monsieur, je suis désolé de n'être pas en état de parler avec vous comme je le voudrais ». Je pris soin d'abrégéer de telles excuses, et engageai aussitôt la conversation. Je lui dis comment j'étais devenu catholique romain³³ et que j'avais eu l'intention de me cacher en France dans un couvent. Il dit : « Quelle folie ! Moi aussi j'étais catholique dans ma jeunesse³⁴ ; je changeai, puis changeai encore. Je retournai à Genève et fus réadmis dans la communion protestante. Je retournai parmi les catholiques pour leur dire : je ne suis plus des vôtres désormais ; et je m'entendis excellemment avec eux »³⁵. Je l'arrêtai au milieu de la chambre et lui demandai : « Mais dites-moi sincèrement, êtes-vous chrétien ? » Je le regardais d'un œil inquisiteur. Sa contenance n'était pas moins animée. Chacun tenait ferme et surveillait les regards de l'autre. Il se frappa la poitrine et répliqua : « Oui. Je me pique de l'être ». BOSWELL. « Monsieur, l'âme

31 À Berlin, le 9 septembre 1764 (voir *Boswell on the Grand Tour, Holland and Germany* [1764], éd. F.A. Pottle, London, Heinemann, 1953, p. 85).

32 Jeu de mots sur le latin *album*, blanc.

33 Boswell ne s'est guère expliqué sur la nature et l'étendue de cette conversion.

34 Il le devint à l'occasion de sa rencontre avec Madame de Warens en 1728.

35 L'affaire de l'*Émile* montre que cette bonne volonté n'était pas réciproque.

ne peut être soutenue que du seul Évangile ». ROUSSEAU. « Je le crois aussi. Je ne suis pas affecté par toutes les objections. Je suis faible ; certaines choses peuvent être hors de ma portée ; ou, peut-être, celui qui les rapporta se trompa. Je dis : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint Esprit ».

BOSWELL. « Mais, dites-moi, souffrez-vous de mélancolie ? ». ROUSSEAU. « Je suis né placide. Je n'ai aucune disposition naturelle à la mélancolie. Mes infortunes me l'ont transmise ». BOSWELL. « Quant à moi, j'en souffre gravement. Et comment pourrais-je être heureux, moi qui ai fait tant de mal ? ». ROUSSEAU. « Commencez une nouvelle vie. Dieu est bon, car il est juste. Agissez bien. Vous effacerez la dette du mal. Dites-vous le matin : "Allons, je vais rembourser tant de mal". Six ans de bons paiements rembourseront tout le mal que vous avez commis ». BOSWELL. « Mais que pensez-vous des cloîtres, des pénitences et des remèdes de cette sorte ? ». ROUSSEAU. « Simagrées que tout cela, inventées par des hommes. Ne soyez pas conduit par les jugements des hommes, sous peine de vous trouver perpétuellement ballotté çà et là. Ne fondez pas votre vie sur les jugements des autres ; d'abord parce qu'ils sont susceptibles d'erreur, comme vous, et ensuite parce que vous ne pouvez être assuré qu'ils vous disent leurs vraies pensées ; ils peuvent être conduits pour des raisons d'intérêt ou de convention à vous parler d'une manière qui ne correspond pas à ce qu'ils pensent vraiment ». BOSWELL. « Voulez-vous, Monsieur, être mon directeur ? ». ROUSSEAU. « Je ne promets pas de vous revoir. Je suis souffrant. Il me faut un pot de chambre chaque minute ». BOSWELL. « Oui, vous me reverrez ». ROUSSEAU. « Allez-vous-en ; et bon voyage ».

Je sortis vers six heures.

Boswell on the Grand Tour, Holland and Germany (1764), London, Heinemann, éd. F.A. Pottle, 1953, p. 213-226.

Boswell avait passé l'après-midi à composer, en français, une « Ébauche de ma vie » qu'il fera remettre le lendemain à Rousseau par Thérèse Le Vasseur. Il reverra le philosophe les 14 et 15 décembre et dînera avec le couple. Boswell sera moins heureux avec Voltaire qu'il parviendra toutefois à rencontrer à Ferney à la fin du mois. Mais l'échange sera plus superficiel et Voltaire usera de coquetteries pour écarter le jeune Écossais dont il avait percé le manège. Boswell était en effet très désireux de se constituer une galerie de relations prestigieuses : au cours de son voyage, il essaiera vainement d'obtenir une audience de Frédéric II. Il n'en disposait pas moins d'un réel talent pour cet exercice ; évoquant avec Samuel Johnson, lors de leur tour en Écosse, le projet d'un voyage commun en Suède, il se flattera de s'y faire recevoir par le roi de ce pays.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruites), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emélique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Diaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanesi, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatribes du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinação de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen,1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760).....	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691).....	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786).....	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début ^{xvi} ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du ^{xvi} ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

